

STIER

RES

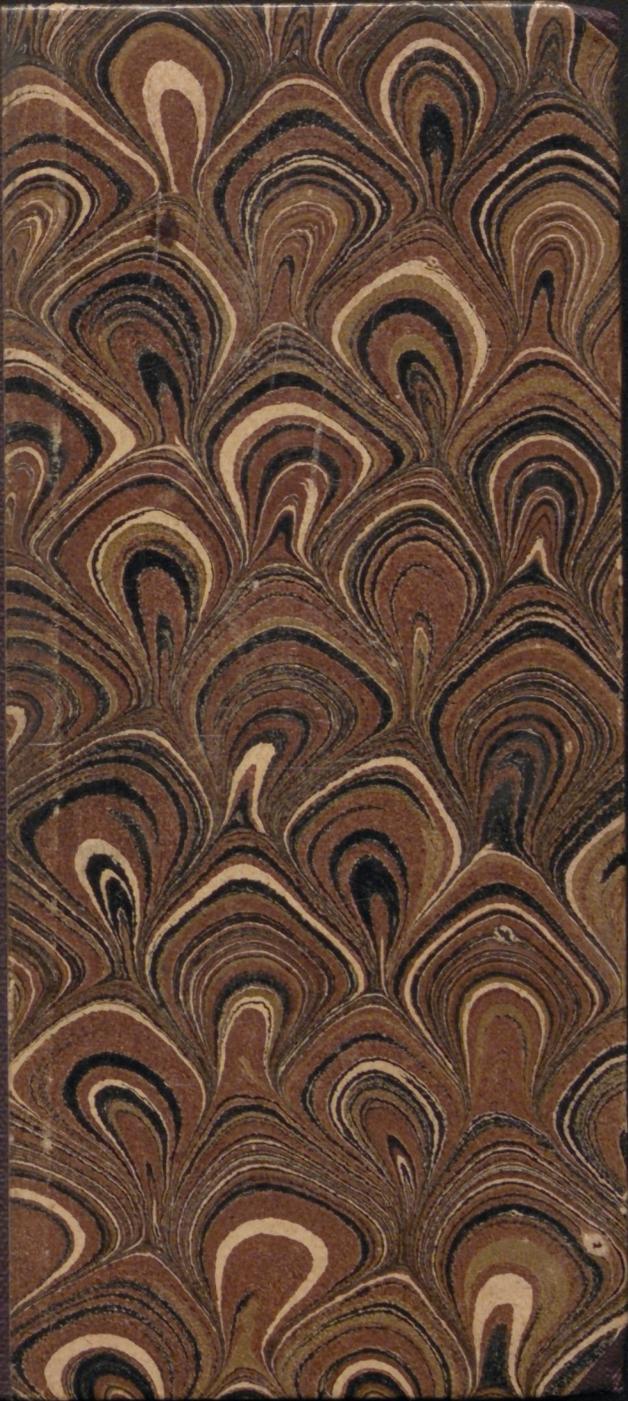
III

L

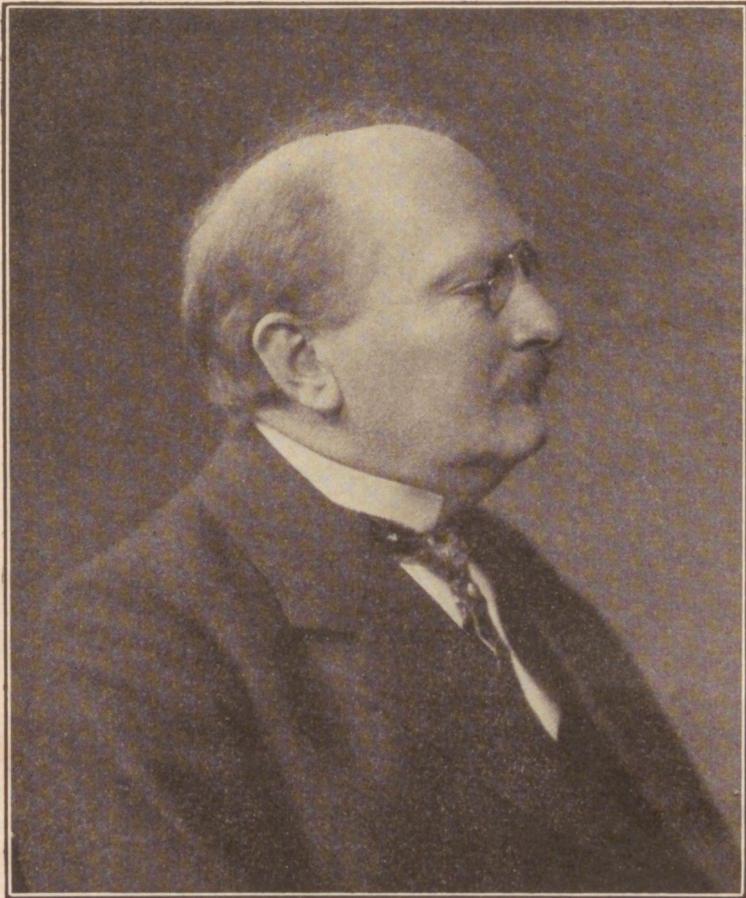
0

b

6

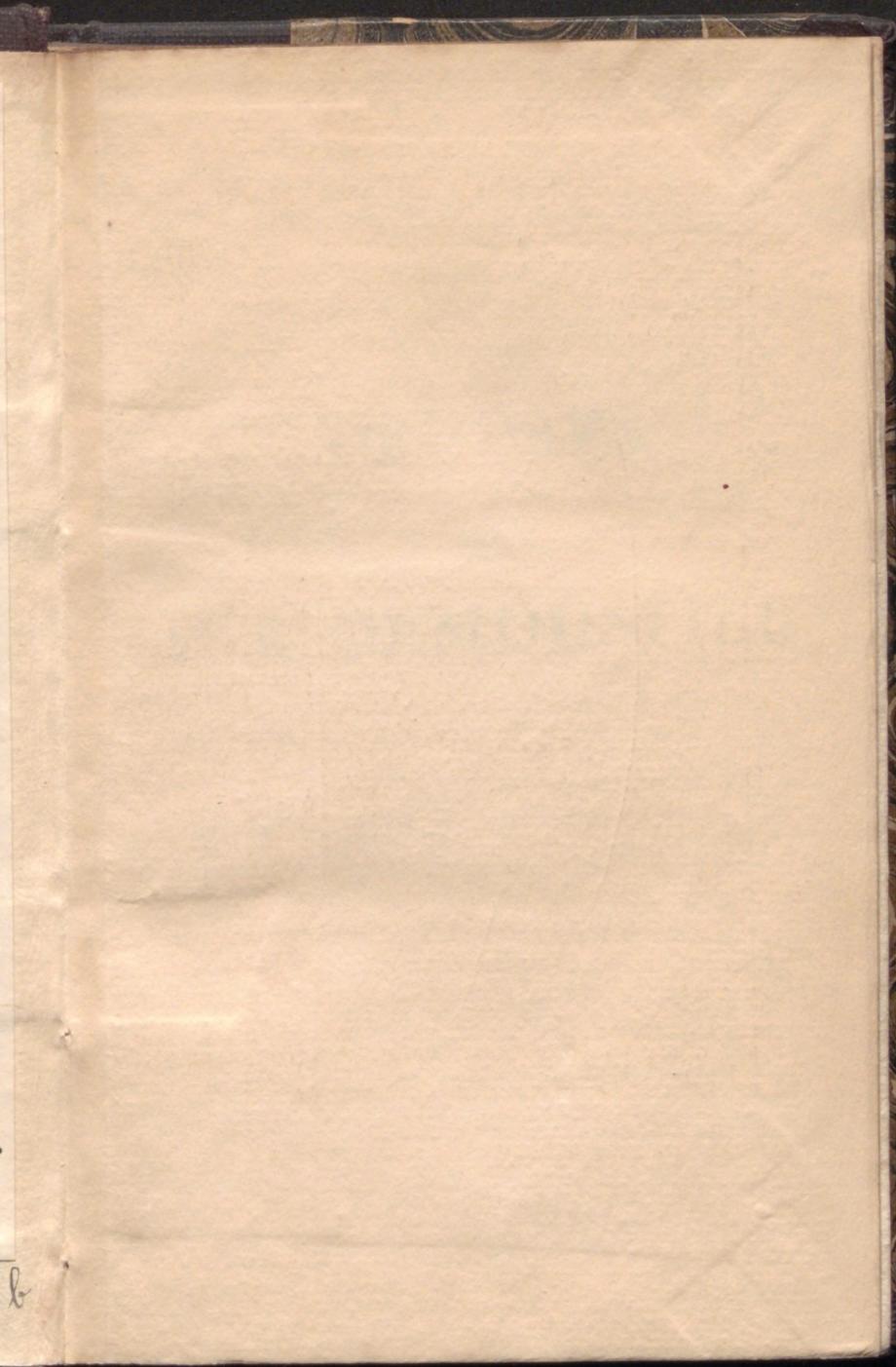


Vermächtnis von Professor Dr.  
Berthold Wiese



an das Romanische Seminar  
Halle 1932

8098 a-b



b





OEUVRES

DE

C. A. DEMOUSTIER.

Vermögens

Prof. Dr. BERTRAND WIEBE

an der

Romanische Seminar Halle

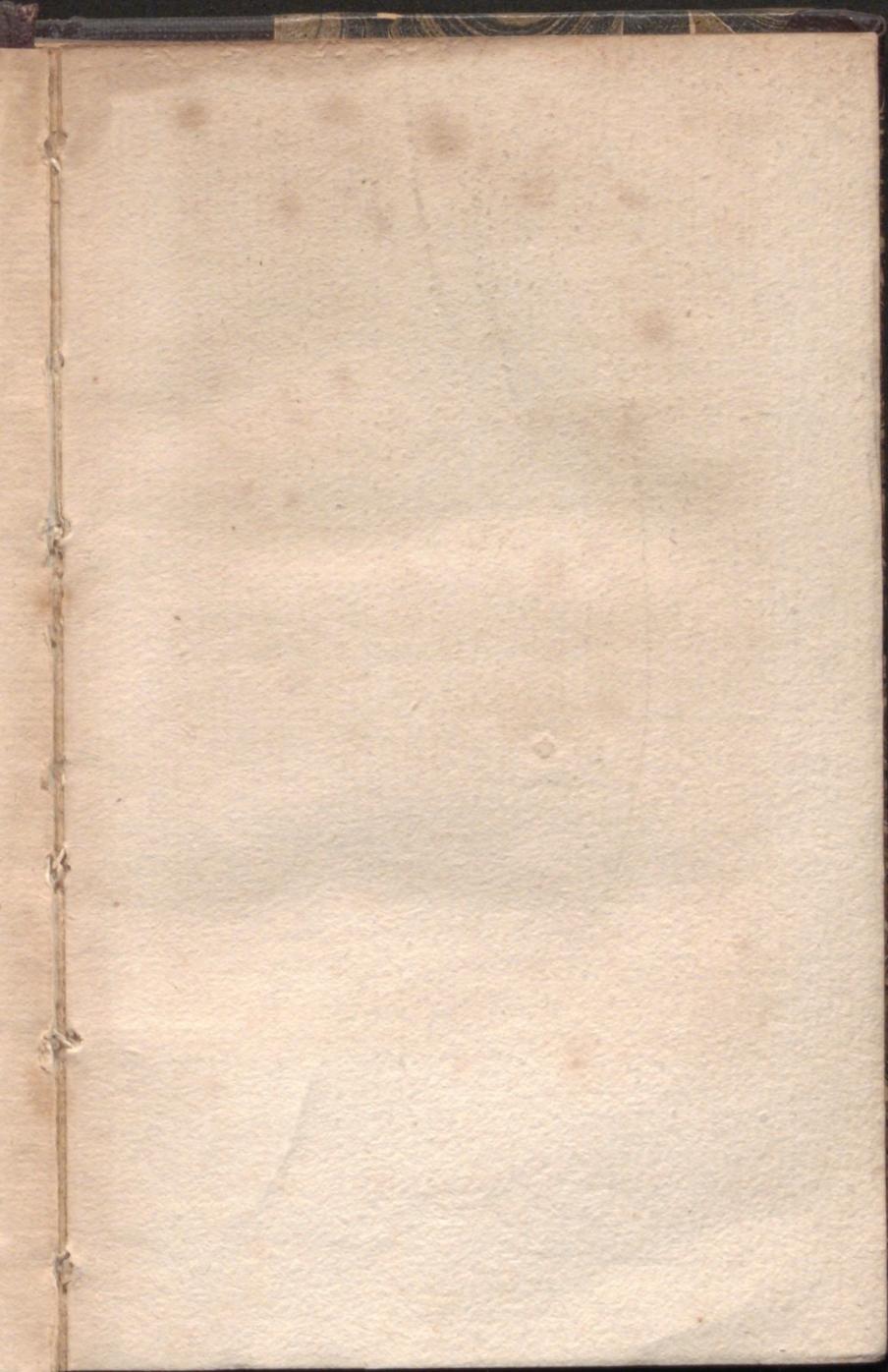
1989



Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant!  
TÉLÉMAQUE, Liv. 2.

---

Il a été remis à la Bibliothèque impériale, deux  
exemplaires du texte et des gravures de cette nouvelle  
édition.





CHARLES-ALBERT DEMOUSTIER  
*homme de Lettres,*  
*Né à Villers-Cotteretz, le 23 mars 1761.*

*Peint par J. Duvetier.*

*Gravé par C. E. Goussier.*

LETTRES  
A ÉMILIE  
SUR  
LA MYTHOLOGIE.

PAR  
C. A. DEMOUSTIER.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,  
CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M DCCC IX.

*Franz 6*

LES ÉPIQUES  
A BARRIS  
SUR  
L'ÉPIQUE  
DES  
CATHOLICISME



*8998a*

Universitäts- und Landesbibliothek  
HALLE  
Interdisziplinäres Zentrum für die Er-  
forschung der Europäischen Aufklärung

94/1315



avoir aucunement rencontré sa facilité et ses graces.

L'un d'eux a cru pouvoir, même du vivant de l'auteur, suppléer certains sujets qu'il avoit négligés ou peut-être écartés à dessein; et les Lettres interpolées en 1800, dans une contrefaction des *Lettres à Émilie*, imprimée à Brunswick, forment un étrange contraste avec le reste de l'ouvrage. Veut-on plaisanter, on ne sait pas s'arrêter où l'exigeroient le goût et la décence; la louange n'y a rien de ce ton gracieux, de cette adresse délicate qui seule peut la faire supporter. *Demoustier* ayant, en 1801, ajouté à la seconde Partie, une Lettre sur Phaéton, sujet traité simultanément dans l'édition gallo-teutone, la comparaison des deux Lettres fit d'autant mieux ressortir sa supériorité sur son continuateur, qui cependant étoit un François instruit, homme d'un esprit fin et délié, et se croyant peut-être fort au-dessus de son modele.

*Demoustier* ne se dissimuloit point les défauts de son ouvrage; il se proposoit même de refondre les deux dernières Parties, qui sont à la vérité les plus foibles. Une mort dou-

loureuse et prématurée l'empêcha de réaliser ce projet, qu'il eût peut-être même eu le temps d'exécuter, si, par la plus étrange bizarrerie, et le plus faux de tous les calculs, le libraire qui, vers 1800, acheta de lui la propriété de tout l'ouvrage, ne lui eût, par un traité formel, interdit la faculté de faire, pour les éditions de 1801, aucunes corrections ni aucuns changements aux cinquième et sixième Parties, et cela de peur de nuire au débit d'une première édition, dont il restoit encore des exemplaires.

Le succès de ce Livre a, comme on peut le croire, éveillé la cupidité de plus d'un contrefacteur. Aussi, lorsqu'en 1801 j'en devins propriétaire, je pensai que le meilleur moyen de satisfaire le public, et d'en être moi-même satisfait, et sur-tout de mettre en défaut le brigandage bibliopolique, étoit de donner des éditions très bien exécutées, et cependant d'un prix modique.

Les deux éditions *in-18* que j'ai imprimées en 1803 et 1804, après avoir épuisé celle du même format qu'en 1801 j'avois achetée de M. *Patris* avec l'*in-8* du même ouvrage, sont en très beaux caracteres, sur bon papier,

et chacune avec des améliorations successives dans tous les détails qui pouvoient n'être point du domaine exclusif de l'auteur.

Ces deux éditions contenoient toujours les mêmes estampes qui m'avoient été vendues toutes faites ; mais comme un ouvrage aussi agréable méritoit de paroître avec toute l'élégance dont les arts réunis de la typographie , du dessin et de la gravure sont susceptibles , j'ai cru devoir préparer , pour cette nouvelle réimpression , 36 autres estampes , aux dessins desquelles M. *Moreau le jeune* a bien voulu employer son inimitable talent. Ces charmantes compositions ont été confiées aux graveurs les plus capables de les bien rendre , et les dames nous sauront sans doute quelque gré d'avoir tout fait pour élever ce petit monument aux Graces.

Deux éditions également soignées sont publiées en même temps ; l'une de format *in-8* , imprimée par M. *Didot l'aîné* ; l'autre *in-18* , par M. *Crapelet*. Le papier des deux éditions est le même , et d'une beauté qu'il est superflu de faire remarquer. Il a aussi le mérite d'être suffisamment collé ; et les exemplaires sur papier vélin joignent à l'éclat du plus grand luxe , la solidité qu'on cherche inutile-

ment dans trop de livres modernes imprimés sur cette sorte de papier.

*L'in-8*, avec 36 gravures de *Moreau le jeune*, et le portrait, est de 25 fr. les 6 vol. brochés.

Le même, sur papier satiné, 27 fr.

*In-8*, pap. vélin satiné, 50 fr.

— Avec les figures avant la lettre, 66 fr.

*In-18*, avec les mêmes gravures, 6 vol. br. 15 fr.

*In-12*, papier fin satiné, 6 vol. br. 21 fr.

*In-12*, pap. vélin satiné, 30 fr.

La même édit. *in-18*, avec les 57 anciennes grav., restera à 7 f. 50 c. prix de l'édit. qui vient d'être épuisée.

Quoique publiées le premier septembre 1808, ces deux éditions portent la date de 1809, afin qu'il ne puisse y avoir aucune cause, aucun prétexte de les confondre avec une méprisable contrefaction *in-18* qui vient d'être faite dans le Midi de la France, sous mon nom, et avec la date de 1808. Les exemplaires de cette contrefaction, comme de toute autre, seront par moi saisis par-tout où je les trouverai.

Les 36 nouvelles figures formant une collection d'estampes mythologiques dont l'intérêt n'est point du tout restreint au seul ouvrage de *Demoustier*, et pouvant d'ailleurs convenir aux amateurs pour être ajoutées aux précédentes éditions, elles se vendront sans le texte au prix de 18 fr. *l'in-8*, et 10 fr. *l'in-18*.

ANT. AUG. RENOUARD.

## NOTICE

Sur la vie et les ouvrages de CHARLES-ALBERT  
DEMOUSTIER, par F. Fayolle.

DANS cette Notice sur Charles - Albert DEMOUSTIER, je ne rappellerai que les principaux titres de sa réputation, et quelques traits de son caractère; on l'y verra comme homme et comme écrivain, avouer, dans le desir de plaire, le besoin d'être aimé.

A l'exemple de nos poètes les plus aimables, Demoustier semble avoir consacré sa muse au sexe qui l'inspira toujours. Depuis que Fontenelle a mis le compas dans la main des Graces, la lyre ne doit résonner que pour elles.

Demoustier fit pour la mythologie, à-peu-près ce que Fontenelle avoit fait pour l'astronomie. Les *Mondes* et les *Lettres à Emilie* sont des ouvrages agréables où la science et la fable ont été mises à la portée des femmes. Fontenelle alla chercher, hors de son sujet, les fleurs qui pouvoient en égayer l'austérité; Demoustier n'avoit qu'à choisir avec

goût celles qui abondent dans le sien , et son économie devenoit elle-même sa richesse.

Avec quel art il sut s'approprier le cadre ingénieux des *Lettres à Émilie*, qui jusque-là n'avoit servi que pour de petits ouvrages en prose mêlée de vers ! Chapelle et Bachaumont avoient eu pour imitateurs en ce genre , La Fontaine , Gresset , Desmahis , et Voltaire dans son Temple du Goût. Il restoit encore à employer ce cadre en grand , et à le modifier d'après la nature d'un sujet instructif ou agréable ; c'est ce que fit Demoustier , dans ses *Lettres sur la Mythologie*.

Cet écrivain , en réfléchissant sur l'espece d'ouvrage qui convient le mieux aux femmes , s'aperçut que la mythologie , faite pour les intéresser davantage , demeurait pour elles comme ensevelie dans les dictionnaires et les livres d'érudition. Il importoit , avant tout , de répandre la lumière sur les parties de la fable qui étoient un chaos , même pour les gens de lettres. Demoustier l'entreprit avec succès ; et ce qui dut coûter le moins à son talent , ce fut de peindre avec séduction ces temps heureux où l'amour avoit un culte ; et la beauté , des autels.

Ces lettres charmantes sur la mythologie , sont un des ouvrages modernes où l'esprit et l'imagination de détail ont été le plus prodigués. On ne se lasse pas de les relire ; elles plaisent toujours , par une foule d'aperçus fins et ingénieux , par une philosophie aimable , et par un art délicat de manier la louange. Demoustier sembloit né sur-tout pour le madrigal ; son esprit fut toujours épuré par son cœur , et l'auteur de tant de jolis madrigaux ne s'est pas permis une seule épigramme : il auroit pu dire , comme l'auteur de Rhadamiste ,

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

On doit louer Demoustier de s'être toujours écarté des querelles littéraires , et plaindre , plutôt que blâmer , les gens de lettres qui repoussent les traits de la satire et de l'envie : plus l'écrivain est sensible , plus il est irritable. Comme on l'a remarqué , la nature tonne à l'oreille de l'homme de lettres , et bourdonne à celle de l'homme du monde.

Supposez plus de naturel et d'abandon dans le style des *Lettres à Émilie* , et vous les croirez écrites par une femme sensible et

spirituelle. L'art que Demoustier a su y répandre, décele la touche d'un sexe qui doit plus au travail de l'esprit, de même que l'autre doit plus à l'épanchement du cœur.

En s'adressant à Émilie, Demoustier veut plaire à toutes les femmes qui le liront. Il sait que pour elles rien de flatteur ou d'agréable n'est perdu; et tous les détails de la mythologie se rajeunissent sous ses mains, par de fines allusions à nos mœurs et à nos manières.

Après avoir si bien fait parler l'homme aimable dans les *Lettres à Émilie sur la Mythologie*, il le mit en action dans la comédie du *Conciliateur*. L'auteur de la pièce fut le seul qui ne reconnut pas son portrait dans ces vers que Mondor adresse à Melcourt :

Au fond de votre cœur le sentiment s'épure ;  
 Son langage est toujours celui de la nature.  
 Votre esprit naturel orne la vérité,  
 Mais sans la déguiser, voile sa nudité.  
 Sans jamais s'abaisser, noblement il se plie,  
 Pour se mettre au niveau de ceux qu'il concilie.  
 Moins vous voulez régner, plus vous faites la loi;  
 Chacun auprès de vous, devient content de soi ;  
 Enfin, l'extérieur est toujours agréable,  
 Le cœur bon, l'esprit juste; et voilà l'homme aimable.

Ce caractère est justifié par les diverses situations dans lesquelles le *Conciliateur* est

placé. Si un air de dissimulation se glisse dans ses paroles , la franchise éclate dans toutes ses actions. Qu'on se rappelle la scène où , après avoir concilié ses deux rivaux prêts à se battre , il offre lui-même de leur faire raison à tous deux , d'après le cartel qu'il en a reçu. Qu'on se rappelle encore la manière noble et franche dont il se fait connoître pour le neveu de Dorval , la chaleur avec laquelle il dit à Mondor , qui vient de recevoir la nouvelle du gain de son procès :

Vous avez à l'instant refusé le partage  
Des droits que l'amitié prétendoit vous céder ;  
J'osai le proposer , j'ose le demander,

Un des plus beaux endroits du rôle de Melcourt , est , sans contredit , celui où il tâche d'amener Mondor à un accommodement :

Afin d'anéantir ce malheureux procès ,  
Au lieu de partager vos droits , confondez-les.  
Que ce terrain , sujet de guerres intestines ,  
Devienne un bien commun. Des deux routes voisines  
Ne faites qu'un chemin ; ces sentiers réunis  
Demain s'appelleront *le chemin des amis*.  
Il communiquera de sa terre à la vôtre :  
Vous irez promener au-devant l'un de l'autre ;  
Chacun , avec plaisir , en fera la moitié ,  
Bien sûr d'y rencontrer , au milieu , l'amitié.

\*\*

Vous nommerez ce lieu le rendez-vous des frères.  
 Là, dans vos derniers ans, bons amis, heureux pères ;  
 Vous verserez souvent des pleurs de volupté ;  
 Et vos enfants, témoins de votre intimité,  
 Devous, presque en naissant, apprenant comme on aime,  
 Chériront votre exemple, et s'aimeront de même.

La comédie du *Conciliateur* fut suivie de la comédie des *Femmes*, dont les détails piquants et le dialogue animé firent disparaître le défaut d'action. Ce dialogue est toutefois encore loin d'égaliser celui de Palissot dans les *Courtisanes* et dans les *Philosophes*.

La comédie des *Femmes* abonde en vers saillants sur leur esprit et leur caractère. On a retenu sur-tout ces deux vers de Justine, à la fin du premier acte, quand toutes les femmes sont parties, et que, restée seule, elle éteint les lumières.

. . . . . En sûreté du moins je me retire ;  
 Je ne laisse après moi personne pour médire.

Demoustier avoit d'abord composé cette comédie en cinq actes ; mais obligé de la réduire en trois, il ne regarda plus son tableau que comme une esquisse. Pour peindre fidèlement les défauts, les vertus, les ridicules et les graces des femmes, il attendoit l'âge des souvenirs, cet âge où la raison n'est plus trou-

blée par le cœur. Il va nous apprendre lui-même dans quelles dispositions il se trouvoit à l'égard de ses modeles , lorsqu'il en traça les portraits.

« Il y a dans mon adoration pour les femmes plus que de l'idolatrie : leur idée seule produit sur mon cœur attristé l'impression que, par un temps sombre, produit l'image d'un beau jour ; leur regard me pénètre ; leur sourire m'enivre ; leur voix me fait tressaillir. Mon ame errante circule autour de leurs charmes , et se perd avec volupté dans les plis de leurs vêtements et les ondes de leur chevelure. Leurs yeux parlent-ils ? ma réponse les a prévenus ; sont-ils muets ? je leur prête un langage , pour le plaisir d'y répondre. Je ne sais quel charme secret me fait pressentir la présence d'une femme aimable. Que cette onde est tiède et limpide ! une femme s'y est baignée ; que de fleurs sur ce gazon ! une femme s'y est endormie ; que cet ombrage est mélancolique ! elle y rêve sans doute..... Entendez-vous ces accents mélodieux ? c'est Philomele..... Non ; c'est une femme : la voici ; je l'avois devinée. »

Demoustier doutoit que ce fussent là les

dispositions requises pour peindre les femmes avec impartialité : aussi disoit-il : « Dans un âge plus avancé , je ferai de leurs vertus un drame , de leur esprit une comédie , et de leurs défauts un roman. »

Les bornes que je me suis prescrites dans cette Notice ne me permettent pas de m'arrêter sur les autres ouvrages de Demoustier \*. Parmi ceux qu'il préparoit , je ne dois pas oublier des *Lettres à Émilie sur la Botanique*. Il s'étoit associé , pour la partie scientifique de son travail , une personne de ses amies , aussi habile dans la connoissance des objets d'histoire naturelle que dans l'art de les peindre \*\*. Aidé d'un tel secours , il eût suivi sans doute quelques idées de J. J. Rousseau et sur-tout de Bernardin de Saint-

---

\* Voyez , à ce sujet , l'intéressante Notice de Campenon , sur Demoustier , insérée dans un des numéros de la *Décade*.

\*\* Voici un quatrain adressé à cette dame , qui peint supérieurement les fleurs :

Vous avez dérobé le pinceau de Minerve ;  
 La Nature elle-même enviroit vos couleurs :  
 Sa main donne la vie aux fleurs ,  
 Et votre main la leur conserve.

Pierre, pour rendre l'étude de la botanique plus utile et plus attrayante \*. L'auteur des *Études de la Nature* indique comment on pourroit trouver, dans les végétaux, un dictionnaire inépuisable de couleurs constantes, et comment on pourroit rapporter les formes végétales des autres parties du monde, à celles de notre pays qui nous sont les plus familières.

Si les livres des botanistes s'embellissoient de comparaisons et d'expressions tirées du regne le plus aimable de la nature, leur langue, à laquelle on reproche de ne parler qu'à l'oreille, se feroit encore entendre aux yeux et à l'imagination.

Peu d'auteurs sont aussi aimables que leurs productions. Qui a vu Melcourt sur la scène, peut se faire une idée juste de ce qu'étoit

---

\* C'est sans doute aux charmantes descriptions du règne le plus aimable de la nature, semées dans les ouvrages de J. J. Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, qu'est dû le goût de la botanique parmi nous. Les femmes sur-tout, ces fleurs du genre humain, grace aux touchantes analogies entrevues par ces écrivains enchanteurs, se sont trouvées presque en famille au milieu des plantes qu'elles ont cherché à connoître; et la botanique est devenue pour elles une mythologie végétale.

Demoustier dans le monde. Toujours il savoit trouver l'occasion de dire quelque chose d'agréable ; c'étoit autant l'à-propos de son cœur que de son esprit. Jamais il ne se permit le moindre trait de raillerie ou de malignité. On sait combien l'épiderme poétique est sensible. La douceur du caractère de Demoustier n'étoit pas même aigrie par les blessures faites à son amour-propre : j'en donne pour exemple l'anecdote si connue de *la clef forée*.

Au talent de parler avec grace et avec esprit, il joignoit le talent si rare de causer, je veux dire d'écouter et de répondre ; secret qui s'étoit perdu depuis Fontenelle et le président Hénault. Assez riche de son propre fonds pour n'être jaloux de personne, il étoit le premier à faire sentir les saillies et les bons mots qu'il entendoit dans la conversation. Sa bienveillance naturelle engageoit à s'épancher. Comme La Motte, il avoit réservé dans sa tête un coin pour les opinions des autres.

Tel étoit Demoustier dans le monde ; mais avec ses amis, avec les gens de lettres, lorsque pour animer la conversation et en tirer

quelque utilité , il discutoit des questions de morale ou de littérature , maniant tour-à-tour l'arme de la raison et de la plaisanterie , il avoit l'art d'amener tout doucement à ses opinions. Tous sortoient de sa conversation contents de lui et d'eux-mêmes ; c'est-à dire , très desireux de converser encore avec un homme aussi aimable.

Demoustier possédoit sur-tout cette maniere de causer avec les femmes , tant recommandée par Saint-Évremond.

« Le premier mérite auprès des femmes , dit Saint-Évremond , est d'aimer ; le second est d'entrer dans la confiance de leurs inclinations ; le troisieme , de faire valoir ingénieusement ce qu'elles ont d'aimable. Si rien ne vous mene au secret du cœur , il faut gagner au moins leur esprit par des louanges ; car , au défaut des amants , à qui tout cede , celui-là plaît le mieux , qui donne aux femmes les moyens de plaire davantage. Dans leur conversation , songez bien à ne les tenir jamais indifférentes ; leur ame est ennemie de cette langueur : ou faites-vous aimer , ou flattez-les sur ce qu'elles aiment , ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux ; car ,

enfin , il leur faut de l'amour , de quelque nature qu'il puisse être. »

Dès l'âge de six ans , il avoit fait connoître la bonté naïve de son cœur. Son pere venoit de mourir ; Demoustier , enfant , se jette aux pieds des Gardes-du-corps , qui , selon l'usage , tiroient sur la tombe de leur camarade , et leur crie : *Ne tuez pas mon pere.*

Il entra au college de Lizieux , où il s'annonça de bonne heure par des pieces fugitives. Peut-être trouvera-t-on dans ses papiers une cantate qu'il fit alors , sur une amante abandonnée.

Au sortir du college , il se destina au barreau , et plaida plusieurs causes avec succès ; mais les Muses sont comme une maîtresse que l'on quitte et à laquelle on revient toujours. Demoustier publia ses *Lettres à Émilie sur la Mythologie* ; et l'accueil qu'elles reçurent du public décida sa vocation pour la littérature.

Lorsque , dans ses dernieres années , il prononça l'éloge de madame Dubocage , il ne s'attendoit pas à précéder au tombeau cette femme célèbre , cette savante aimable , qui

nous a retracé le caractère , l'esprit et la vieillesse du sage Fontenelle , dont elle fut la constante amie \*.

Demoustier est mort de la pulmonie , le 11 ventôse an 9 ( 2 mars 1801 ).

Quelques jours avant de rendre le dernier soupir , au milieu des douleurs les plus aiguës , il écrivoit à la personne de ses amies dont nous avons déjà parlé dans cette Notice : *Je sens que je n'ai plus la force de vivre ; mais j'ai encore celle de vous aimer.* C'est à la même qu'il dit un jour : *Je vous adore d'amitié.* C'est à elle encore qu'il écrivit un matin ce billet charmant : *A ce soir ; c'est l'idée de toute la journée.*

---

\* Les lecteurs nous sauront gré de rapporter les vers de Voltaire adressés à madame Dubocage , partant pour l'Italie. Cette jolie pièce manque à presque toutes les éditions de Voltaire.

#### A MADAME DUBOCAGE.

Vous qui rénez sur le Parnasse,  
 Allez au Capitole , allez , rapportez-nous  
 Les myrtes de Pétrarque et les lauriers du Tasse.  
 Si tous deux revivaient , ils chanteraient pour vous.  
 En voyant vos beaux yeux et votre poésie ,  
 Tous deux mourraient à vos genoux ,  
 Ou d'amour , ou de jalousie.

#### 14 NOTICE SUR DEMOUSTIER.

Ce billet à la Sterne rappelle ces deux vers de Léonard , sur une amante :

Hélas ! le seul projet de la chercher le soir  
Fit souvent le bonheur de toute ma journée.

L'ame de Demoustier et celle de Léonard étoient bien faites pour se rencontrer. Dans ses derniers ouvrages , Demoustier se rapproche de Léonard , comme il se rapprochoit de Marivaux dans les premiers. Son automne prématurée respire cette mélancolie qui caractérise l'âge avancé des Delille et des Saint-Lambert. A peine dans son huitieme lustre , il est déjà vieilli par la douleur. Long-temps penché sur le bord de la tombe , il promène un regard attendri sur sa carrière. Chez lui le sentiment s'est enrichi des pertes de l'esprit, En seroit-il des talents comme des arbres de nos jardins , dont la seve , en vieillissant , est moins féconde et plus exquise ?

Cette Notice donnera une connoissance bien imparfaite des talents et des qualités de Demoustier. Pour sentir à quel point il mérita d'être aimé , il suffit de rapporter ce mot qu'il répétoit souvent en parlant de sa mere : « Le souvenir des soins rendus à ceux qu'on aime , est la seule consolation qui nous reste quand nous les avons perdus. »

---

## AVERTISSEMENT.

---

**J'OFFRE** au public l'édition complète de mes Lettres sur les principaux sujets de la Mythologie. Je pourrois étendre beaucoup plus loin cet ouvrage, en suivant, dans tous ses détails, le chaos de l'histoire fabuleuse; mais j'ai pris pour devise cette maxime de notre divin La Fontaine :

Loin d'épuiser une matière,  
On n'en doit prendre que la fleur.

J'ai profité, avec reconnoissance, des observations de la critique pour corriger la plupart de ces Lettres. J'ai supprimé des passages inutiles, et réparé plusieurs omissions considérables\*. J'ai fait sur-tout disparaître un grand nombre de ces négligences auxquelles l'esprit se laisse entraîner par l'abandon du cœur.

---

\* Telles que l'histoire de Phaéton, seconde Partie, et quelques autres passages non moins essentiels.

Je me propose de parler incessamment des héros de l'antiquité, dont la vie, moitié fabuleuse, moitié véritable, est pour ainsi dire la transition de la fable à l'histoire.

Dans cette nouvelle carrière, je prie les critiques judicieux de m'aider sévèrement de leurs conseils; ils me sont d'autant plus nécessaires, que j'écris tout naturellement comme je sens, et que bientôt le sentiment nous égare, s'il n'est éclairé par la raison.

---



Que vous dans la métamorphose ;  
 Car le premier bien des amours ,  
 L'illusion , étoit toujours  
 Le prix de votre apothéose.

Des amants tel est le bonheur.  
 L'amitié, seule véritable ,  
 Est l'histoire de notre cœur ,  
 Et l'amour n'en est que la fable.  
 Ah! de nos cœurs , depuis long-temps ,  
 Si vous aviez voulu m'en croire ,  
 Nous aurions par nos sentiments ,  
 Mêlé la fable avec l'histoire.

Cependant , daignez accueillir  
 Ces écrits que la négligence  
 A , sous les yeux de l'indulgence ,  
 Griffonnés pour vous les offrir.

Si , par un arrêt , la satire  
 Dès le berceau vient à proscrire  
 Ces enfants de la liberté  
 Qui vous ont déjà fait sourire  
 Des traits de leur naïveté ;  
 Loin que ce revers me confonde ,  
 Je dirai : l'Amour m'abusoit ;  
 J'ai cru , lorsque l'on vous plaisoit ,  
 Qu'on devoit plaire à tout le monde.

## PRÉFACE.

SEXE aimable, qui protégez  
Les talents, enfants du génie,  
Et, d'un regard, donnez la vie  
Aux arts que vous encouragez ;  
Esprits heureux, qui mélangez  
La toilette, la politique,  
Les vapeurs, la métaphysique,  
Et la morale et les chansons ;  
Docteurs, qui donnez des leçons  
D'amour, de vertu, de folie,  
De mode, et de philosophie,  
Daignez accueillir les essais  
D'une muse encore novice,  
Qui, d'un sourire ou d'un caprice,  
Attend sa chute ou son succès.  
L'ouvrage qu'elle vous dédie  
Est peut-être un peu moins que rien ;  
Cependant il vous appartient,  
Puisqu'il est une fantaisie.

Si vous trouvez dans ces écrits,  
Ces traits, cette grace ingénue,  
Cette fraîcheur de coloris,  
Qui parent la vérité nue,  
C'est à vous que je les ai pris,  
A vous que je les restitue ;

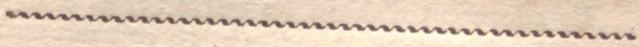
## PRÉFACE.

Mais si j'ai fait en vain l'effort  
D'apprendre chez vous l'art de plaire,  
Ce qui paroîtra bien plus fort,  
J'apprendrai celui de me taire.

---



LETTRES A ÉMILIE,  
SUR  
LA MYTHOLOGIE.



LETTRE PREMIERE.

PUISQUE vous m'ordonnez, Émilie, de vous retracer l'histoire des dieux de la Fable,

Permettez que la poésie  
S'entremêle dans mes discours;  
Car de la fable elle est l'amie,  
Et l'interprete des amours.

Je crois bien qu'à ce dernier titre elle vous a souvent ennuyée. Que voulez-vous ? C'est la faute de votre esprit et de votre figure; et je ne vous conseille pas de vous en défaire. Cela est à charge, j'en conviens; mais il est des contrariétés que leur cause rend au moins supportables.



Telle femme, jadis fraîche comme Émilie,  
 Qu'obsédoient les soupirs et les vœux des amants,  
 Voudroit bien s'amuser encor de temps en temps  
 De ce qui l'ennüyoit quand elle étoit jolie.

Les dieux dont je vais vous parler ne sont que  
 les dieux de la première classe \*, qui ont joui  
 d'une certaine réputation. Il y en a beaucoup  
 d'autres \*\* dont les noms même ne sont pas ve-  
 nus jusqu'à nous. Notre calendrier n'est qu'une  
 bagatelle, en comparaison de celui des anciens.

Ils adorèrent d'abord les astres : aussi le *Ciel*  
 est-il le plus ancien des dieux. Ils consacrerent  
 ensuite leur culte aux héros, tels que Jupiter  
 et Bacchus ; ensuite aux vertus, sous le nom de  
 Minerve ; ensuite aux beaux-arts et à leurs inven-  
 teurs, sous le nom d'Apollon et de Muses ; enfin  
 aux animaux et aux plantes ; et voici à quelle  
 occasion :

Lorsque autrefois les Titans se liguerent,  
 Pour attaquer Jupin dans son palais des cieux,  
 Les généraux qu'ils se donnerent  
 N'étoient pas d'un minois, dit-on, fort gracieux.  
 C'étoient le superbe Encelade,  
 Qui, pour soutenir l'escalade,  
 Lançoit des rochers monstrueux ;  
 Le redoutable Briarée,  
 Armé de cent bras vigoureux ;  
 Et l'épouvantable Typhée,

---

\* *Dii majores.* \*\* *Dii minimi.*

Demi-homme , demi-serpent ,  
 Dont le front atteignoit le séjour du tonnerre ,  
 Tandis que sa queue , en rampant ,  
 Sous ses replis nombreux faisoit trembler la terre.

A l'aspect de ces messieurs , voilà toutes les déesses  
 tombées en syncope. Les dieux , au lieu de les  
 secourir , s'esquivent bravement , et courent se  
 cacher en Egypte. Là , pour n'être point reconnus  
 des Titans , ils se changent ,

Les uns en rats , d'autres en crocodiles ,  
 Plusieurs en choux , en poireaux , en lentilles \* ,  
 En arbres , fleurs , poissons , *et cætera*.  
 L'Égyptien humblement adora ,  
 Depuis ce temps , tout ce qui l'entoura ,  
 Et dévotement imbécille ,  
 Interrogeant le Nil d'un regard curieux ,  
 A deux genoux crut voir les dieux  
 Nager incognito sous son onde tranquille ,  
 Croître , fleurir au milieu des vergers ,  
 Et , tous les ans , peupler ses potagers.

Ainsi , le nombre des dieux , habitants de la  
 terre , surpassa bientôt celui des habitants de  
 l'Olympe.

Pour mettre un peu de police parmi cette foule  
 de divinités , on les partagea en quatre ordres.  
 On plaça dans le premier , les dieux suprêmes ;

---

\* On sait que les Égyptiens adoroient jusqu'aux  
 légumes de leurs jardins.

dans le second , les dieux subalternes ; dans le troisieme , les demi-dieux , et dans le quatrieme , les petites divinités du peuple , qui composent la canaille céleste.

Les divinités du premier ordre sont au nombre de vingt. Jupiter en a choisi onze , pour les admettre à son conseil , qui se tient de la maniere suivante :

Sur son trône resplendissant ,  
 D'abord le maître du tonnerre ,  
 Mouchant trois fois , trois fois toussant ,  
 Débite , d'un air imposant ,  
 Un beau rapport qu'il a fait faire  
 Par Apollon , son secrétaire.  
 Puis Junon , d'un ton aigre-doux ,  
 Le contredit à l'ordinaire.  
 Alors Neptune , son beau-frere ,  
 Racommode les deux époux .  
 Vesta , leur commune grand'mere ,  
 Veut opiner : Mars la fait taire ,  
 Et d'un seul mot sabre l'affaire....  
 Moins tranchant et plus réfléchi ,  
 D'un ton plus grave et plus mûri ,  
 Vulcain rompt enfin le silence ;  
 Mais Vénus , avec nonchalance ,  
 S'écrie : « Ah ! grace , s'il vous plaît !  
 « Un mari voit , entend , se tait ,  
 « Et s'en tient au droit de présence. »  
 Puis , d'un regard de complaisance  
 Flattant Jupin , dicte l'arrêt  
 Que Mercure écrit tout d'un trait ,  
 Et qu'ils avoient dressé d'avance.

Diane murmure en secret ;  
Cérès rougit d'impatience ,  
Tandis qu'enrageant en silence ,  
Minerve opine du bonnet.

Les autres divinités du premier ordre , telles que le Destin , Saturne , Génius , Pluton , Bacchus , l'Amour , Cybele et Proserpine , sont exclues du conseil des dieux , pour d'excellentes raisons , sans doute , car Jupiter n'en peut avoir d'autres. On assure pourtant que Cybele et Proserpine ont le tabouret chez Junon. Au reste , la faveur n'est pas grande ; car cette reine est d'un caractere fort difficile : on l'accuse même de manquer d'égards pour son aïeule , cette bonne Vesta , qui radote , et se porte à merveille. J'espere vous en donner demain des nouvelles. Comme je veux suivre l'ordre de l'ancienneté , c'est par elle que je commencerai.

Attendez-vous néanmoins à trouver beaucoup d'inconséquences dans mes Lettres ; car elles sont fréquentes dans le sujet que je vais traiter.

La fable ressemble à la plupart de nos Parisiennes , dont l'esprit n'est jamais plus aimable que quand il brille aux dépens du bon sens. D'ailleurs ,

Pour vous lorsque l'on écrit ,  
En commençant le volume ,  
Le cœur égare l'esprit ,  
L'esprit égare la plume.

## LETTRE II.

VESTA, CYBELE.

JE vous ai promis des inconséquences, en voici :  
La mere Vesta, dont je vous ai parlé, épousa,  
l'an premier du monde, le Ciel, dont elle eut  
Titan et Saturne.

Cette ancienne Vesta est la même que Cybele,  
et Cybele est la même que la Terre. Or, Saturne,  
vingt ans après, épousa Rhée, qui est la même  
que Cybele, qui est la même que la Terre, qui,  
dit-on, est la même que Vesta.

Pour vous débrouiller cette grande énigme,

Je vais en généalogiste  
Éclairé, subtil et profond,  
Faire comme ces messieurs font,  
C'est-à-dire, suivre à la piste,  
La fabuleuse antiquité,  
Et vous créer à l'improviste,  
Des gens qui n'ont point existé.

Vesta, surnommée Cybele, à cause de sa prin-  
cipauté de la Terre, la donna en dot à Saturne,  
en le mariant avec Rhée. En conséquence, celle-  
ci prit, le jour de ses noces, le nom de Cybele,  
comme nouvelle dame de la Terre; ce qui depuis  
l'a fait confondre avec Vesta sa belle-mere.

Mais , en laissant passer cet apanage dans la maison de son fils , Vesta s'en réserva toujours le titre et les droits honorifiques , qu'elle partagea avec sa belle-fille : aussi le culte de l'une et de l'autre est-il à-peu-près le même. On les représente cependant d'une manière différente.

Cybele la douairière , assise gravement ,  
Garde toujours sévèrement  
Son sérieux de grand'maman.

Son front est couronné de tours , de chapiteaux ,  
Et dans sa main sont les trousseaux  
Des clefs de tous les vieux châteaux.  
Toujours fraîche , toujours plus belle ,  
La jeune et féconde Cybele

A sa suite conduit les Saisons et l'Amour ,  
Et parcourt ses états dans un lesté équipage :  
Deux superbes lions en forment l'attelage ;  
Les Nymphes dansent à l'entour.  
L'aimable déité voyage  
Sous un ciel pur et sans nuage.

Les vents impétueux , enclos dans un tambour ,  
Dorment à ses côtés : Cérès , Flore et Pomone ,  
Pour leur reine , à l'envi , tressent une couronne ,  
Tandis que , caressant les trésors de son sein ,  
Zéphyre , du bout de ses ailes ,  
Découvre , en souriant , l'une des deux mamelles  
Qui nourrissent le genre humain.

Lorsque sa statue arriva à Rome , le vaisseau qui la portoit s'arrêta tout à coup à l'embouchure du Tibre. Aussi-tôt une certaine vestale , nom-

mée Claudia, dont l'honneur étoit fort suspect, voulant fermer la bouche aux médisants, attachâ le vaisseau à sa ceinture, et, après une courte priere, le fit avancer sans résistance. Mais il y a des incrédules qui regardent ce fait comme aussi équivoque que la réputation de la dame.

Quoi qu'il en soit, la jeune Cybele mit au jour une petite déesse, que son aïeule aima bientôt à la folie, au point qu'elle voulut lui donner son nom. Les jeunes époux y consentirent par déférence.

Voilà donc encore une Vesta. Celle-ci fut la déesse du feu et de la virginité, ce qui paroît contradictoire à quelques jeunes physiciens

A Rome, on entretenoit dans son temple une flamme immortelle. Si, par malheur, elle venoit à s'éteindre, tout le peuple faisoit des expiations et des sacrifices, et l'on ne pouvoit la rallumer qu'aux rayons du soleil. Le soin de l'entretenir étoit confié aux vestales : ces prêtresses faisoient vœu de virginité ; mais

Le cœur naïf des tendres jouvencelles,  
 Dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plaît,  
 Du feu sacré qui sous leurs mains brûloit,  
 Plus d'une fois sentit les étincelles.

Cependant, malheur à celles qui violoient leur vœu ! elles étoient enterrées toutes vives.

Touchés par l'innocence et l'éclat de leurs charmes,  
 Les bourreaux s'étonnoient de répandre des larmes,

Les juges frémissaient ; le peuple , avec horreur ,  
Écouteoit les longs cris de ces tendres victimes.....  
Ah ! si les sentiments de l'amour sont des crimes ,  
Dieux cruels ! pourquoi donc leur donniez-vous un cœur ?

Adieu , belle Émilie , je ne veux plus vous écrire  
aujourd'hui. Ces pauvres vestales m'ont rendu  
l'ame un peu triste. Adieu.

Je vais rêver en liberté.  
Si vous étiez de la partie ,  
Je ne donnerois pas pour un an de gaité ,  
Un jour de ma mélancolie.

---

## LETTRE III.

SATURNE.

LE Ciel et Vesta eurent un grand nombre d'enfants. Les principaux furent Titan, Saturne, l'Océan, les Cyclopes, Cérès, Thétis et Rhée. Cette dernière, qui étoit la favorite de Vesta, devint fort éprise de Saturne et l'épousa. Ce fut alors qu'elle prit le nom de Cybele.

Titan, l'aîné de la famille céleste, étoit l'héritier présomptif du trône. Saturne, son cadet, ne pouvoit prétendre à la royauté. Cybele en étoit au désespoir, et vous sentez le motif de son ambition :

Le premier jour qu'on aime, on se plaît en secret  
A mettre au rang des rois l'objet que l'on adore ;  
Et s'il étoit un rang plus éclatant encore,  
Ce seroit là celui que le cœur choisiroit.

L'ambitieuse Cybele usant donc de l'empire qu'elle avoit sur Vesta, lui persuada qu'il falloit que Titan cédât à Saturne son droit d'aînesse, et Vesta persuada la même chose à son mari.

Titan crut devoir, par obéissance, céder le trône à Saturne ; mais ce fut à condition que celui-ci n'éleveroit aucun enfant mâle, afin qu'après

Iui , la royauté retournât aux enfans de Titan. Saturne accepta cette condition ; et , pour l'observer , il avaloit , à leur naissance , tous les enfans mâles que sa femme lui donnoit.

Mais voyant qu'il étoit bonhomme ,  
La jeune Cybele , un beau jour ,  
A son appétit fit un tour  
Assez plaisant , et voici comme :

Étant accouchée de Jupiter et de Junon , elle mit à la place du premier une pierre qu'elle habilla en poupée. Le bon Saturne , qui avoit la vue basse , apparemment , l'avala sans cérémonie. Il falloit qu'il eût l'estomac meilleur que les yeux ; car , à la naissance de Neptune et de Pluton , il fit encore deux repas semblables , sans en être incommodé.

Quoi qu'il en soit , son épouse fit secretement élever Jupiter dans l'isle de Crete. Il étoit déjà grand , lorsque Titan son oncle le découvrit.

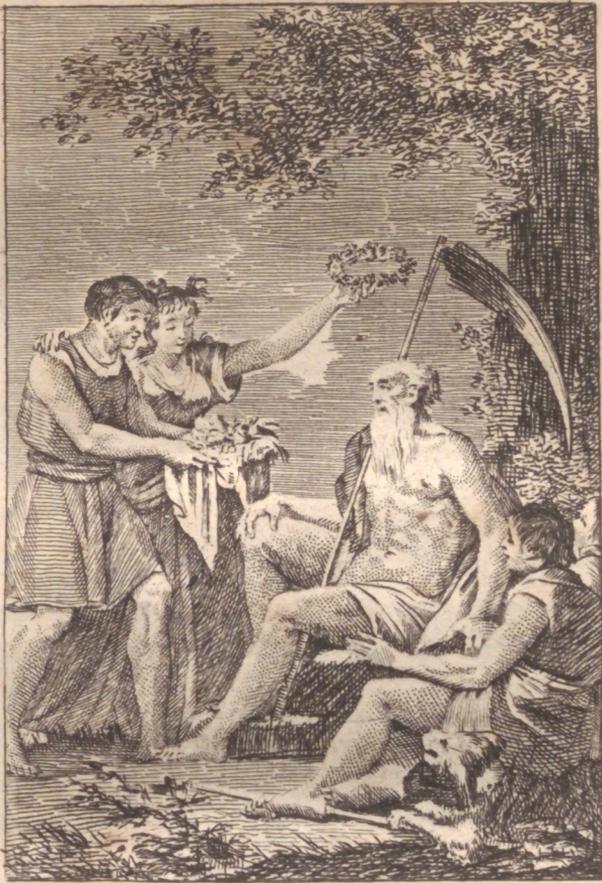
Aussi-tôt ce prince assemble une armée , marche contre Saturne , le fait prisonnier avec Cybele , et les enferme dans le Tartare ; mais Jupiter lui échappe , et quelques années après le charge lui-même de fers , et brise ceux de ses parents. Bientôt Saturne , rétabli sur le trône , redoutant pour soi-même la valeur et l'ambition de son libérateur , lui dresse des embûches. Jupiter en est instruit , et le chasse de l'Olympe ; alors le dieu , détrôné pour toujours , s'enfuit en Italie dans le pays Latin , où régnoit Janus.

Là , de roi qu'il étoit, il se fit laboureur ,  
 Et sous le chaume enfin il trouva le bonheur.  
 Un peuple agriculteur , à ses leçons docile ,  
 Ensemença la terre , et la rendit fertile.  
 Saturne en fut aimé. Ce bonheur , à mon gré ,  
 Vaut bien , ô mes amis ! l'honneur d'être adoré.

C'est apparemment comme pere de l'agriculture , que Saturne est représenté sous la figure d'un vieillard tenant une faux de la main droite. On lui met dans l'autre main un serpent qui se mord la queue : c'est l'emblème de la prudence, principal attribut de Saturne.

Tout le temps que ce dieu passa en Italie, fut appelé l'âge d'or.

Siecles heureux de la simplicité ,  
 De l'innocence et de la bonhomie ,  
 Où la Franchise et la noble Équité,  
 Avoient encore un temple en Normandie ;  
 Où l'on disoit toujours la vérité ;  
 Où la Gascogne étoit inhabitée ;  
 Où la beauté n'étoit jamais fardée ;  
 Où l'on n'avoit ni le lait virginal ,  
 Ni blanc , ni noir , ni rouge végétal ;  
 Où décemment l'on n'étoit point volage ;  
 Où chaque amant heureux étoit discret ,  
 Où sans écrin , ni bijoux , ni portrait ,  
 Du tendre objet que l'on idolatroit ,  
 Au fond du cœur on conservoit l'image ;  
 Où la Concorde , et l'Hymen et l'Amour



„ Saturne fut aimé. Ce bonheur, à mon gré,  
„ Vaut bien, ô mes amis, l'honneur d'être adoré.

HALLE



Paisiblement faisoient ménage ensemble :  
Siccles heureux , reviendrez-vous un jour ?  
Le mal revient fort souvent , ce me semble ;  
Le bien lui seul passe-t-il sans retour !

C'est en mémoire de ce temps , que , tous les ans , au mois de septembre , on célébroit à Rome les *Saturnales*. Durant ces fêtes , pour rappeler les vertus et l'égalité , qui , jadis , avoient uni les hommes , on renversoit l'ordre ordinaire de la vie domestique. Par exemple , si les *Saturnales* se fussent célébrées en France , on auroit vu

La charité régner chez les petits-collets ,  
La fraternité chez les moines ;  
Les maîtres servir leurs valets ,  
Les gouvernantes leurs chanoines.

Enfin on s'envoyoit des présents de toutes parts , pour marquer que tous les biens étoient communs sous le regne du bon Saturne.

Je suis fâché que ce dieu , que je regarde comme le seul honnête homme de la cour céleste , ait souffert qu'on lui sacrifiât des victimes humaines , et qu'il ait pris les gladiateurs sous sa protection. Mais ce qui me réconcilie avec lui , c'est qu'il facilita le commerce en inventant la monnoie. Celle qu'il fit frapper , représentoit d'un côté un vaisseau , symbolé du commerce qu'il avoit établi , et de l'autre , un homme à deux têtes ; c'étoit le portrait du roi Janus.

Ce prince avoit accueilli Saturne pendant son

exil, jusqu'à partager son trône avec lui. En récompense, le dieu lui donna la connoissance du passé, et même celle de l'avenir. Voilà pourquoi l'on représentoit Janus avec deux visages opposés. Ovide a dit de lui qu'il étoit le seul de tous les dieux qui vit son derriere.

Le mois de janvier lui fut consacré. Il tenoit de la main droite une clef, pour marquer qu'il ouvroit l'année; et de la gauche une baguette, comme présidant aux augures.

Romulus, fondateur de Rome, et Tatiüs, roi des Sabins, ayant fait ensemble un traité, lui bâtirent à cette occasion un temple dans lequel il y avoit douze autels, un pour chaque mois de l'année. Ce temple étoit toujours ouvert durant la guerre, et fermé durant la paix.

On dit que l'Hyménée et le fils de Vénus,  
Depuis mille ans se font la guerre,  
Mais qu'enfin vous allez leur faire  
Fermer le temple de Janus.

---

## LETTRE IV.

## JUPITER.

JUPITER, en naissant, fut transporté dans l'isle de Crete sur le mont Ida. Les Nymphes, aux soins desquelles on le confia, lui tresserent un berceau de fleurs.

Mollement elles y poserent  
Ces membres délicats, et ces débiles mains,  
Qui, dans la suite, terrasserent  
Le peuple de Titans, et ses fiers souverains.  
Du jeune dieu, les Jeux et l'Innocence,  
Et la Gaité, compagne de l'enfance,  
Composoient la naissante cour.  
L'heureuse Paix habitoit ce séjour;  
Les Aquilons en respectoient l'asile.  
Au regne tranquille du jour  
Succédoit une nuit tranquille.

Les oiseaux gazouillant leurs aimables concerts,  
Le murmure des eaux, le doux calme des airs,  
Des Nymphes en silence, et le tendre Zéphire  
Dans ces paisibles lieux exerçant son empire,  
Annonçoient le repos du roi de l'univers.

Cependant, lorsque ses premières dents commencerent à percer, il devint fort méchant, et se mit à crier du matin au soir. Alors ses prêtres,

que l'on appeloit Corybantes , inventerent une sorte de danse appelée *Dactyle* , dans laquelle ils s'entrefrappoient avec des boucliers d'airain. Ce cliquetis empêchoit Saturne et Titan d'entendre les cris qui leur eussent décelé l'enfance de Jupiter. Mais on l'appaisoit encore plus sûrement en lui présentant le sein de sa nourrice. C'étoit la chevre Amalthée. On prétend , à ce propos , que le lait de chevre rend la tête légère. Jupiter me porte à croire qu'il influe aussi sur le cœur. En effet

Jamais petit-mâitre , à Paris ,  
Ne courtisa plus de Chloris ,  
De grisettes et de princesses ,  
Que Jupin ne trompa , jadis ,  
De mortelles et de déesses.

Je n'entreprendrai pas même de vous en faire la liste. Les plus célèbres furent Antiope , Alcmené , Danaé , Lédä , Sémélé , Io , Europe , Égine et Calisto. J'aurai dans la suite occasion de vous en parler. Revenons à l'isle de Crete.

Jupiter ayant été sevré , voulut récompenser la chevre Amalthée sa nourrice , et la changea en constellation ; mais il retint une de ses cornes , dont il fit présent aux nymphes qui l'élevoient.

C'étoit la corne d'abondance ,  
Qui passa tant de main en main ,  
Que l'on ignore son destin.  
Cependant on la croit en France ,  
Au greffe de Thémis , ou bien  
Entre les mains de la finance ;  
Mais ces messieurs n'en disent rien.

Au sortir de l'enfance, Jupiter fut un héros. Le premier de ses exploits fut la guerre qu'il soutint contre les Titans. Je vous ai dit qu'au moment décisif les dieux l'abandonnerent ; mais son courage lui suffit. Il foudroya seul tous ses ennemis, et renversa sur eux les montagnes qu'ils avoient entassées pour escalader le ciel.

Encelade, malgré son air rébarbatif,

Dessous le mont Etna fut enterré tout vif.

Là, chaque fois qu'il éternue,

Un volcan embrase les airs ;

Et quand par malheur il remue,

Il met la Sicile à l'envers.

Nous en avons un exemple encore récent \*.

Le second exploit de Jupiter n'est pas aussi glorieux pour lui que le premier. C'est la défaite et l'exil de Saturne en Italie. Il est vrai que celui-ci avoit eu des torts ; mais son fils lui devoit une retraite plus honorable.

Après s'être rendu maître du trône, Jupiter épousa Junon sa sœur, et vécut d'abord avec elle en bonne intelligence. Il se fit adorer au commencement de son règne. Alors commença le siècle qui succéda au siècle d'or ; c'est-à-dire que la vertu régnoit encore sur la terre, mais avec moins d'empire qu'au siècle précédent.

---

\* Le tremblement de terre de la Calabre, en 1783.

De la vertu, le second âge  
Fut appelé l'âge d'argent :  
Mais dès cette époque, on prétend  
Qu'il s'y glissa de l'alliage.

En effet, le crime commençoit à paroître, et Jupiter fut obligé de le punir d'une manière terrible, en la personne de Lycaon, roi d'Arcadie.

Ce prince cruel massacroit tous les étrangers qui passaient par ses états. Jupiter se présente chez lui, et demande l'hospitalité. Lycaon, voulant braver sa puissance suprême, fait servir au maître des dieux les membres d'un esclave. Jupiter indigné, réduit en cendres le palais du barbare, et le change lui-même en loup.

Ses descendants cruels dans les bois du canton  
Portent, à chaque pas, la mort et le carnage ;  
Cependant, en suivant les détours du vallon,  
Redoutez plus encor les pasteurs du bocage  
Que les enfants de Lycaon.

C'est sans doute à cette occasion que Jupiter fut adoré sous le nom de Jupiter-Hospitalier, comme ayant vengé l'hospitalité.

Bientôt après, il fut appelé Jupiter-Ammon.... Écoutez bien : je vais vous parler grec : *Ammon*, en cette langue, signifie arene ou sable. Or, Bacchus se promenant un jour dans les sables de l'Arabie, fut pris d'une soif ardente, et le dieu du vin ne put pas même trouver une goutte d'eau. Dans cette extrémité, Jupiter se présente à lui sous la

forme d'un bélier, frappe du pied la terre, et fait jaillir une source abondante. Bacchus en reconnaissance éleva dans cet endroit un temple sous l'invocation de Jupiter-Ammon, c'est-à-dire Jupiter des arenes.

Ce dieu avoit un temple plus célèbre encore dans la forêt de Dodone : c'est là qu'il rendoit ses oracles.

Sous l'ombrage sacré de ces arbres antiques,  
Il est un antre obscur. Jamais les plus beaux jours  
N'égayerent l'horreur de ses sombres contours.  
Le voyageur tremblant attend sous ses portiques.

Là sont l'Espoir au front serein,  
L'Ambition au front d'airain,  
Avec la Crainte au front sinistre,  
Les Soupçons, l'Intérêt; enfin  
C'est l'antichambre d'un ministre.

La porte s'ouvre; on entre en frissonnant;  
On espère, on respire à peine;  
Les voûtes ont tremblé! Le dieu parle!... A l'instant  
Le ministre approche et vous rend  
Votre destin écrit sur des feuilles de chêne,  
Que d'un souffle emporte le vent.

A Rome, on adoroit Jupiter-Stator. Ce surnom lui vient du mot latin *stare*, qui signifie s'arrêter, en mémoire de ce que Jupiter avoit tout-à-coup arrêté les Romains fuyant devant les Sabins. On adoroit dans la même ville Jupiter-Lapis, ou Jupiter-Pierre. Cette pierre étoit celle que Rhée avoit mise à la place de ce dieu, et que Saturne appa-

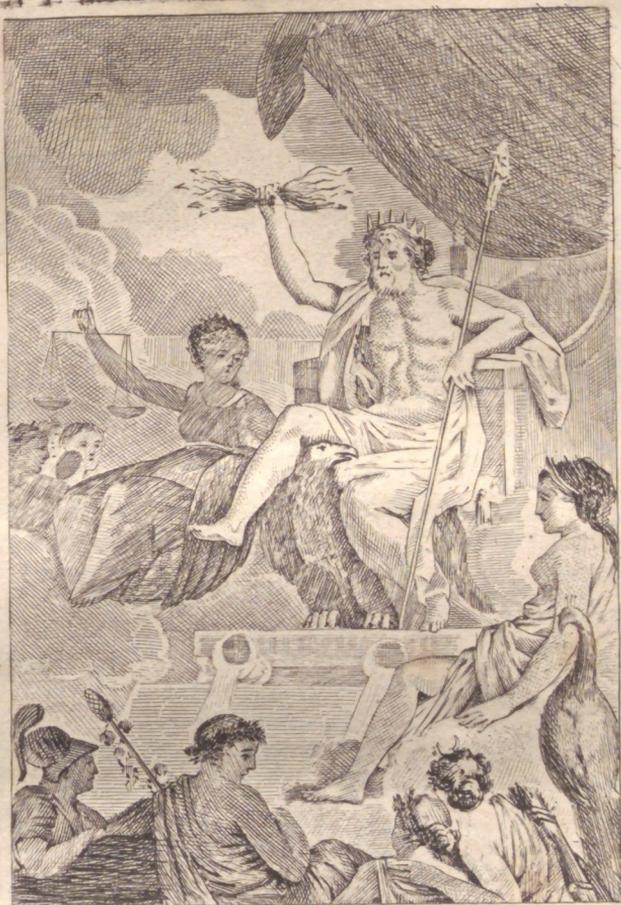
remment n'avoit pas digérée. Il y avoit aussi Jupiter-Capitolin, Jupiter-Tarpéien, parce qu'il avoit un temple sur le mont du Capitole, et un autre sur la roche Tarpéienne. Il y avoit enfin Jupiter-Tonnant, Jupiter-Fulminant, Jupiter-Vengeur, Jupiter dieu du jour, Jupiter dieu des mouches.

Voici à quelle occasion ce dernier titre lui fut donné : Hercule, faisant un sacrifice, fut assailli par un essaim de mouches qu'attiroit l'odeur de la victime ; mais ayant aussi sacrifié à Jupiter, les mouches s'envolèrent, ce qui fit tant d'honneur au roi du ciel qu'il en conserva le nom.

Mais le titre le plus illustre de Jupiter, est celui d'Olympien, parce que le mont Olympe étoit son séjour ordinaire. C'est là qu'on célébroit en son honneur les jeux olympiques, si fameux autrefois dans l'univers, et dont je vais vous entretenir.

On représente le roi des dieux assis sur son aigle, ou sur un trône d'or, au pied duquel sont deux coupes qui versent le bien et le mal. Son front est chargé de sombres nuages ; ses yeux menaçants brillent sous de noirs sourcils ; son menton est couvert d'une barbe majestueuse. Il tient le sceptre d'une main ; de l'autre il lance la foudre. Les vertus siegent à ses côtés.

Les dieux tremblent en sa présence,  
 Les déesses même, dit-on,  
 Près de lui gardent le silence ;  
 Mais ce n'est qu'une fiction :



Les dieux tremblent en sa présence;  
Les déesses même, dit-on,  
Près de lui gardent le silence.

U 3  
Halle



Ceci soit dit , ne vous déplaie ,  
Entre nous deux, par parenthese.

On le revêt aussi d'un manteau d'or. Denys le tyran lui fit ôter ce vêtement, en disant qu'il étoit trop chaud pour l'été, et trop froid pour l'hiver: il lui fit présent, à la place, d'un habit des quatre saisons..... Adieu.

Pour un jour, c'est trop babiller ;  
Je sais qu'il n'appartient qu'aux belles  
De pouvoir, sans nous ennuyer,  
Éterniser les bagatelles.

Je reconnois donc mon insuffisance à cet égard,  
et je finis. Cependant,

Lorsqu'on finit de vous écrire,  
Le cœur dit toujours, C'est trop tôt ;  
Car avec vous il a beau dire,  
Ce n'est jamais son dernier mot.

---

## LETTRE V.

## JEUX OLYMPIQUES.

ON vous a parlé quelquefois  
 De ces joutes, de ces tournois,  
 Où, la lance en arrêt, la visière baissée,  
 Nos chevaliers brûlant et de gloire et d'amour,  
 Combattoient pour faire la cour  
 A la dame de leur pensée,  
 Qui payoit ordinairement  
 Un œil, un bras de moins, une jambe cassée,  
 D'un bracelet ou d'un ruban.

Tels étoient à-peu-près les jeux olympiques, si célèbres autrefois. Cependant la gloire seule y animoit les combattants; car les femmes en furent long-temps exclues, sous peine de la vie. Mais, malgré cette loi sévère, quelques-unes s'y rendirent en habit d'homme. Plusieurs même osèrent entrer en lice, et, ayant remporté le prix, elles ouvrirent aux femmes la barrière des jeux olympiques. Depuis ce temps, l'amour y fut associé avec la gloire.

La religion s'y trouvoit aussi intéressée; car ces jeux étoient toujours précédés et suivis d'un sacrifice en l'honneur des dieux, et particuliere-

ment d'Apollon. On ouvroit ensuite la carriere préparée pour la course, la lutte, le ceste, le disque, et les différents tours de force et de souplesse.

Dans le principe, la course n'étoit què d'un stade, c'est-à-dire d'environ six cents pas. Les prétendants couroient à pied, armés de toutes pieces. Mais à la neuvieme olympiade, le stade fut doublé. On établit alors la course des chevaux; et à la vingt-cinquieme, on y joignit celle des chars. Cynisque, fille d'Archidamas, prince de Macédoine, en remporta le prix. Excitées par cet exemple, les autres femmes macédoniennes se mirent sur les rangs, et mériterent plusieurs fois la couronne de myrte, de chêne ou d'olivier.

Vos victoires sont plus paisibles ;  
Elles ont moins d'éclat, mais bien plus de douceurs.  
Vous domptez notre orgueil, vous nous rendez sensibles;  
Vous insinuez dans nos cœurs  
La tendre humanité, la constance et les mœurs.  
Plus purs quand nous cédon's au pouvoir de vos charmes,  
Et plus dignes de vous quand nous sommes vaincus,  
Près de nous la candeur, l'amitié sont vos armes,  
Et vos triomphes, nos vertus.

Revenons aux jeux olympiques. La lutte y succédoit à la course. Les lutteurs combattoient nus. On leur frottoit d'huile les membres et le corps, pour leur donner plus de souplesse, et laisser en même temps moins de prise à leurs adversaires. Alors ils entroient en lice, et, se saisissant étroit-

tement, ils essayoient, par force ou par adresse, de se renverser, jusqu'au moment où l'un des deux plioit et tomboit sur les reins.

Le ceste étoit de tous les exercices le plus pénible et le plus dangereux. Les combattants étoient armés de gantelets, composés de plusieurs cuirs plombés, appliqués l'un sur l'autre, et dont un seul coup porté sur la tête, suffisoit pour assommer : d'ailleurs on se permettoit les moyens les plus violents pour triompher de ses adversaires.

Arrachion ayant vaincu tous les siens, à l'exception d'un seul, celui-ci le jeta par terre, et l'étrangla ; mais, par un effort de désespoir et de rage, Arrachion, expirant à ses pieds, lui mordit l'orteil, et le rompit. La douleur fut si vive, que le vainqueur demanda grace ; et l'on posa la couronne sur la tête d'Arrachion qui n'étoit plus.

Cette victoire est noble et belle ;

Mais chez les morts de quoi sert-elle ?

Le disque étoit un palet de pierre ou de métal, dont la forme et la pesanteur varioient au gré des concurrents. L'avantage de cet exercice étoit de procurer en même temps la force et l'à-plomb. Le vainqueur étoit celui qui, d'un piéd, se tenant en équilibre sur la pointe d'un cône, jetoit son disque à la plus grande distance.

Ces jeux se terminoient ordinairement par quelques autres qui exerçoient tour-à-tour la vigueur, l'adresse et la légereté.

Les juges qui decernoient le prix, étoient au

nombre de neuf ; ils faisoient un noviciat de dix mois avant de monter sur le tribunal, et juroient solennellement d'observer les loix de l'équité la plus rigoureuse.

Mais lorsqu'une aimable courriere  
Touchoit au bout de la carriere  
Au même instant que son rival ;  
Que l'arrêt étoit difficile !  
Si l'esprit est impartial ,  
Le cœur n'est-il jamais fragile ?

L'établissement des jeux olympiques est attribué à cinq freres , nommés *Dactyles* \*, mot grec qui désigne leur nombre et leur union. Ces jeux se célébroient tous les cinq ans , et ces intervalles ont servi , durant plusieurs siècles , d'époques pour la chronologie.

Par leurs fêtes autrefois  
Nos peres datoient leurs années ,  
Comme je date mes journées  
Par celles où je vous vois.

Ainsi , au lieu de dire , comme aujourd'hui , l'an mil sept cent , ou l'an sept , etc. on disoit : la premiere , la seconde année de la vingtieme , de la trentieme olympiade. Par exemple , j'aurois dit alors de vous :

Votre jeune cœur murmura  
Dès sa premiere olympiade ;  
A sa deuxieme , il soupira ;  
Dans son cours il tomba malade ;

---

\* *Dactyle* , signifie doigt.

La fièvre enfin se déclara  
 Le dernier jour de la troisième ;  
 Mais l'hymen , par un talisman  
 Qu'au doigt il vous mettra lui-même ,  
 Doit vous guérir subitement  
 Deux ans avant la quatrième.

Cela signifieroit , en style moderne , que vous avez éprouvé à cinq ans le penchant , à dix ans , le desir , à treize ans , le besoin , à quinze ans , le tourment d'aimer , et que vous serez mariée à dix-huit ans. J'en souhaite autant à toutes vos contemporaines.

Mais ce vœu que sincèrement  
 Je forme pour leur hyménée ,  
 Ressemble , malheureusement ,  
 Au vœu de la nouvelle amée.

Les athlètes qui se distinguèrent le plus aux jeux olympiques , furent Théagène , Euthyme , Milon , et Polydamas.

Théagène , né à Thase , petite ville voisine de Lacédémone , remporta douze fois le prix ; ses compatriotes lui dressèrent une statue. Un de ses envieux allant toutes les nuits la fustiger , elle tomba sur lui , et l'écrasa. Les enfants du mort citerent la statue devant le juge ; car la loi de Lycurgue ordonnoit de punir , même les choses inanimées , de tout crime attentatoire à la vie et au repos des citoyens. Ah ! que cette loi n'est-elle encore en vigueur !

Je proscrirois ces voiles , cette gaze ,  
Dont le perfide transparent  
Nous aiguillonne et nous embrase  
D'un feu toujours plus dévorant ;  
Et ce corset qui dissimule  
Des charmes qu'il fait trop sentir ;  
Et cette friponne de mule ,  
Dont la forme nous fait mourir  
D'incertitude et de plaisir.

Le juge lacédémonien condamna la statue à être jetée dans la mer : mais la famine ayant suivi de près l'exécution de cet arrêt, les Thasiens consulterent l'oracle, qui leur ordonna de repêcher et de rétablir ce monument ; et, depuis ce temps, Théagène fut mis au rang des demi-dieux.

Euthyme mérita, de son vivant, le même honneur ; voici à quelle occasion :

Ulysse, dans le cours de ses longs voyages, étant abordé à Thémesse, ville d'Italie, un de ses compagnons, qui avoit fait violence à une jeune fille, fut massacré par les habitants; et le roi d'Ithaque, instruit de son crime, se rembarqua sans lui rendre les devoirs funebres. Bientôt l'esprit du mort, privé de sépulture, porta le ravage et la désolation dans la campagne..... Je n'ose cependant vous garantir ce fait, car tous les revenants me sont fort suspects.

Notre esprit du rivage sombre  
Revient-il après nous, revêtu de notre ombre ?

Je n'en crois rien ; et même sur ce point ,  
De docteurs je sais un grand nombre  
Dont l'esprit ne reviendra point.

Quoi qu'il en soit , l'oracle consulté promet aux  
habitants que l'esprit s'appaiseroit , pourvu que ,  
chaque année , on lui abandonnât la plus belle fille  
du canton.

Je soupçonne qu'en ce mystere  
L'oracle avoit ses intérêts :  
Une vierge naïve , à l'œil vif , au teint frais ,  
Qui rougit en cachant ses timides attraits ,  
Comme la rose printanniere ,  
Est une riche offrande. Mais  
Qu'est-ce qu'un esprit en peut faire ?

Les Thémessiens payoient , pour la troisieme fois ,  
ce fatal tribut , lorsqu'Euthyme , déjà célèbre par  
un nombre de victoires remportées aux jeux  
olympiques , arriva dans ces contrées. Ce héros  
combattit l'esprit , le fit évanouir , et délivra  
l'aimable victime , dont il obtint ensuite le cœur  
et la main.

Plus célèbre encore , mais plus malheureux ,  
Milon de Crotone surpassa tous les athletes de son  
temps. On le vit , aux jeux olympiques , charger  
sur ses épaules un taureau de quatre ans , le por-  
ter au bout de la carrière , sans reprendre haleine ,  
l'assommer d'un coup de poing , et le manger le  
même jour. Ce trait suffit pour vous donner une  
idée de sa force extraordinaire.

Mais ces faveurs particulieres , que la nature

nous accorde quelquefois, ne sont pas de longue durée.

Le temps emporte, dans son cours,  
Et nos forces et nos amours.  
Au moment où l'homme commence,  
La vieillesse vient l'avertir  
Qu'il est déjà temps de finir;  
Et bientôt de son existence  
Il n'a plus que le souvenir.

Milon, dans un âge avancé, se promenoit seul au milieu d'un bois écarté. Il aperçut un arbre que le vent avoit fendu en l'agitant. Se rappelant alors son ancienne vigueur, il essaya d'en séparer les éclats; mais le bras de Milon avoit vieilli. L'arbre s'étant entr'ouvert à la première secousse, se referma. Tous les efforts de l'athlète ne purent le dégager de cette étreinte fatale; et le vainqueur des jeux olympiques, attendant la mort dans un désert, y devint la proie des bêtes féroces\*.

Polydamas, son rival et son ami, périt comme lui victime de sa témérité. Cet athlète, dans son enfance, avoit étouffé, sur le mont Olympe, un lion monstrueux; d'un seul coup il assommoit un homme; d'une main il arrêtoit un char attelé de six coursiers.

---

\* La mort de Milon est le sujet d'un magnifique groupe de marbre que l'on admire dans les jardins de Versailles. C'est un des plus beaux ouvrages du fameux Puget.

Un jour, tandis qu'il buvoit dans une grotte avec ses amis, la voûte s'ébranla, et les convives prirent la fuite. Polydamas demeura seul ; et comptant sur ses forces, il voulut soutenir cette masse énorme ; mais le rocher, en s'écroulant, l'écrasa de sa chute.

Telles sont les suites funestes de la présomption. Le sage évite le danger ; le téméraire le brave, et succombe. Il y a déjà quelques années que j'en ai fait l'expérience.

Bien prémuni contre ses traits,  
 J'avois juré, dès mon enfance,  
 D'agir avec tant de prudence,  
 Qu'Amour ne me prendroit jamais.  
 Je disois : « C'est une folie  
 « De s'amorcer à ses appas. »  
 Mon cœur n'en disconvenoit pas  
 Avant de connoître Émilie.

Ainsi je n'avois pas quinze ans,  
 Lorsque je déclarai la guerre  
 Au petit prince de Cythere :  
 Il en rit fort à mes dépens,  
 Et dit aux Amours d'Idalie :  
 « S'il nous livre quelques combats,  
 « Nous lui ferons mettre armes bas,  
 « Par l'entremise d'Émilie. »

Son plan étant ainsi dressé,  
 Il me tenta par sa franchise,  
 Et se mit dans les yeux de Lise ;  
 J'en fus légèrement blessé.

Je la trouvois assez jolie ;  
J'aimois son ingénuité ;  
J'admirois sa naïveté ;  
Mais qu'étoit-ce au prix d'Émilie !

L'Amour , comme on peut bien penser ,  
Ne se rebutant pas encore ,  
Sur les levres d'Éléonore  
Fut adroitement se placer ;  
Il crut sa puissance établie ;  
Il triomphoit !... Il se trompa ;  
Mon cœur fit tant qu'il s'échappa ;  
Mais il me gardoit Émilie.

Cependant , fier de mes exploits ,  
Moi-même j'admirois ma gloire ;  
Enflé de ma double victoire ,  
Je la prônois à haute voix.  
Qu'aisément un vainqueur s'oublie !  
Je leve les yeux par malheur....  
Adieu ma gloire , adieu mon cœur ;  
Adieu !... j'ai vu , j'aime Émilie.

J'eusse autrefois craint de la voir :  
Mon orgueil timide et rebelle  
Méprisoit les yeux d'une belle ,  
Mais il redoutoit leur pouvoir.  
Comme à son gré l'amour nous plie !  
Comme il change nos sentiments !  
Je regrette tous les moments  
Que j'ai passés loin d'Émilie.

Héros, modernes Scipions \*,  
La constance de votre maître  
N'eût pas tenu long-temps peut-être  
En pareilles occasions.  
Je sais tout ce qu'on en publie :  
C'étoit un cœur.... Je le sais bien ;  
Mais il ne faut jurer de rien,  
Avant de connoître Émilie.

---

\* Célèbre par sa modeste retenue.

---

## LETTRE VI.

JUNON, IO, HÉBÉ, IRIS.

NOTRE sexe se plaint des caprices du vôtre,  
Et sur-tout les maris. Ont-ils tort ou raison ?  
Pour qui vous connoît bien, c'est une question  
Qu'il est bon de laisser décider par un autre.

Ainsi je ne me mêlerai point des querelles de Jupiter et de Junon. L'on accuse celle-ci d'aigreur, d'orgueil, et sur-tout de jalousie. Je vais vous en citer un trait entre mille.

Jupiter aimoit Io, fille d'Inachus. Io n'étoit pas ingrate ; Jupiter étoit fidele ; car les hommes sont toujours plus constants comme amants que comme époux. Junon, furieuse de cette préférence, descend du ciel, et s'approche furtivement de la retraite de sa rivale. Mais Jupiter la prévient, et change Io en vache. Junon, se doutant de la métamorphose, demande cette vache à son mari, qui la lui confie à regret ; et la reine en donne la garde à son fidele Argus.

Le sieur Argus avoit cent yeux ;  
Leur secours lui fut inutile ;  
L'amour en voit plus avec deux  
Que la jalousie avec mille.

Argus ne dormoit jamais qu'à moitié. Mercure vint le trouver. Les uns disent qu'il lui joua sur sa flûte plusieurs airs de musique ancienne : d'autres, qu'il lui lut un opéra nouveau ; si bien qu'il parvint à l'endormir tout-à-fait, lui creva tous ses yeux, et lui coupa la tête. Junon, désespérée, le changea en paon, et conserva ses yeux sur son plumage. Depuis ce temps elle attela deux paons à son char.

Cependant Io, tourmentée par les Furies, traversa la Méditerranée, et arriva en Égypte, où Jupiter lui rendit sa première forme. Ce fut là qu'elle mit au jour Épaphus ; elle y fut depuis adorée sous le nom d'Isis, et représentée sous la forme d'une femme ayant une tête de vache.

Junon bouda long-temps ; Jupin n'en fit que rire, et publia qu'il alloit épouser Platée, fille d'Asope.

À cette nouvelle, Junon, hors d'elle-même, accourt, se jette sur la nouvelle fiancée, et lui arrache ses vêtements, sous lesquels elle trouve un tronc d'arbre, avec une figure de poupée.

Après un moment de dépit,  
 Dévorant sa honte secrète,  
 Elle rougit ; Jupin sourit....  
 Un baiser, voilà la paix faite.

Vulcain, seul fruit de leur union, dut sa naissance à ce raccommodement.

C'est avec raison, sans doute, que l'on accuse

Junon de jalousie ; mais tout le monde rend justice à sa sagesse. Cependant ,

Quoique d'une vertu sévère  
Armée autrefois jusqu'aux dents ,  
Elle fit deux petits enfants ,  
Dont Jupin ne fût pas le père.

Elle avoit toujours été stérile ; mais , suivant l'avis d'Apollon , son médecin ordinaire , ayant mangé , au banquet de Jupiter , un plat de laitues sauvages , elle conçut Hébé , dont elle accoucha sur-le-champ.

Hébé fut l'aimable déesse  
De la fraîcheur , de la jeunesse :  
Sa main , à la table des dieux ,  
Versoit le nectar à la ronde ;  
Mais elle savoit encor mieux ,  
Par le doux éclat de ses yeux ,  
Enivrer les maîtres du monde.

Non contente de ce miracle , Junon voulut en essayer un autre. Jalouse de ce que Jupiter avoit seul enfanté Minerve , elle consulta la déesse Flore sur le moyen d'en faire autant. Celle-ci lui montra une fleur , dont le simple attouchement devoit effectuer son projet. Junon la toucha , et Mars vint au monde.

Il existe encore une fleur  
Qui renouvelle ce prodige ;  
Dès que l'hymen la touche , aussi-tôt elle meurt ;  
Mais on voit naître de sa tige

Une Grace enfantine, aux yeux tendres et doux ;  
 Ou bien un jeune Amour, sans carquois et sans ailes.  
 Ainsi les descendants des héros et des belles,  
 De fleur en fleur, sont venus jusqu'à nous.

Quoi qu'il en soit, le lieu où Junon jouissoit  
 de toute sa gloire, étoit la ville d'Argos. On y  
 célébroit ses fêtes par le sacrifice d'une héca-  
 tombe, c'est-à-dire, de cent taureaux. La déesse  
 étoit représentée sur un char brillant trainé par  
 deux paons ; elle avoit le sceptre en main, et le  
 front couronné de lis et de roses.

Près de son temple couloit une fontaine dont  
 elle prenoit les eaux tous les ans. On nous vante  
 beaucoup les eaux de Spa, de Forges, de Plom-  
 bieres : elles rendent, dit-on, la santé ; mais celles  
 d'Argos rendoient la jeunesse et la virginité. Com-  
 ment cette source-là s'est-elle perdue ?

Si tu pouvois, merveilleuse fontaine,  
 Reprendre un jour ta source dans Paris,  
 Que de minois ridés et défleuris  
 Renonceroient aux ondes de la Seine !  
 Que tes ruisseaux bientôt seroient taris !  
 O Mahomet ! mieux que ton paradis,  
 Paris seroit le séjour des houris,  
 Si, comme on dit, ta baguette est certaine,  
 Mon cher Bleton \*, au nom de ma Chloris,  
 Quand nous aurons tous deux la cinquantaine,  
 Découvre-nous cette heureuse fontaine.

---

\* Célèbre sourcier.

Revenons à Junon : elle avoit en partage les royaumes , les empires et les richesses ; c'est aussi ce qu'elle offrit à Paris , s'il vouloit lui adjuger le prix de la beauté : mais elle présidoit sur-tout aux mariages et aux accouchements sous le nom de Lucine. Les fêtes que l'on célébroit à Rome en son honneur , étoient appelées les Lupercales.

Alors deux ou trois cents bandits ,  
N'ayant que leur peau pour habits ,  
Couroient avec des cris farouches  
Chez les épouses des Romains ,  
Leur frappant le ventre et les mains ,  
Pour empêcher les fausses couches.

L'instrument avec lequel ils donnoient cette espece de discipline , étoit une peau de chevre qu'on prétendoit avoir servi de vêtement à Junon.

J'oublois de vous parler d'Iris , sa confidente et sa messagere. La déesse , contente de ses services parce qu'elle ne lui apportoit jamais que de bonnes nouvelles , la transporta aux cieux. Elle lui donna des ailes , et la revêtit d'une robe violette , dont l'éclat trace dans l'air un sillon de lumiere , que l'on appelle l'arc-en-ciel. Ainsi ,

Vers la fin d'un beau jour , ou bien , après l'orage ,  
Lorsqu'il vous arrive de voir  
Un arc étincelant briller sur un nuage ,  
N'en concevez jamais un sinistre présage ;  
Dites-vous seulement : C'est Iris qui voyage ;  
Junon apparemment donne à souper ce soir.

Quant à vous, Émilie, soyez assurée que,  
Si vous étiez Iris, et si dame Junon,  
Par caprice daignoit me faire  
L'honneur de m'inviter à souper sans façon,  
J'oublierois l'invitation,  
Pour inviter la messagere.

## LETTRE VII.

## MINERVE.

UN beau matin, Jupiter, accablé d'un violent mal de tête, ordonne à Vulcain de lui fendre le cerveau d'un coup de hache, et Minerve en sort armée de pied en cap.

Aujourd'hui le front des hommes n'accouche plus ; mais on prétend qu'il indique souvent, par de certains signes, que leurs femmes sont accouchées. Je tiens cette singulière découverte de quelques initiés, dont le témoignage est fondé sur une longue expérience, et qui portent avec eux les preuves authentiques de ce qu'ils avancent.

Minerve, en naissant, prit les arts sous sa protection ; elle inventa l'écriture, la peinture et la broderie.

Vous dont la main trace dans le silence  
 Ces tendres riens, ces doux épanchements,  
 Ces petits soins et ces heureux serments,  
 Qui de l'objet dont vous pleurez l'absence  
 Secretement vous rendent la présence ;  
 Et vous, dont l'art, variant les couleurs,  
 Dans un ovale, aux traits de votre amie,  
 Semble donner une seconde vie ;  
 Vous qui couvrez de baisers et de pleurs

Ces traits chéris que le vélin conserve,  
Jeunes amants, rendez grace à Minerve.

C'est sur-tout pour la tapisserie que cette déesse avoit une adresse particuliere ; aussi en étoit-elle fort jalouse. Arachné, habile ouvriere, ayant prétendu l'égaliser, reçut un coup de navette sur les doigts, et fut changée en araignée. Les talents qu'elle a conservés sous cette nouvelle forme, font regretter ceux qu'elle eut autrefois.

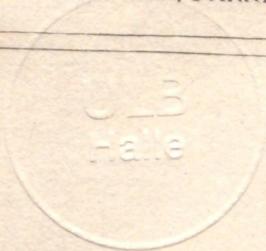
Minerve étoit aussi musicienne : elle jouoit de la flûte ; mais comme cet instrument lui gâtoit la bouche et lui fatiguoit la poitrine, elle le jeta dans une fontaine à laquelle elle puisoit de l'eau pour se rafraichir....

Ah ! que nos mœurs sont loin de celles de nos peres !  
Le sexe, en ce temps-là, privé de nos lumieres,  
N'avoit pas le moindre soupçon  
De l'étiquette et du bon ton.  
Aujourd'hui, par la politesse,  
Nos usages sont embellis :  
Par exemple, la déesse  
Des arts et de la sagesse,  
Pour sa poitrine, jadis,  
Buvoit de l'eau pure, tandis  
Qu'une déesse à Paris  
Auroit pris le lait d'ânesse.

Vous pensez bien que Minerve ne ressembloit pas à nos Parisiennes. On la représente le casque en tête, la lance à la main, le sein couvert d'une



Jeunes amants, rendez grace à Minerve.





cuirasse, et le bras armé de son égide, sur laquelle on voit la tête de Méduse.

Méduse, pour son malheur, étoit la plus belle des trois Gorgones qui régnoient ensemble dans les isles Gorgades. Neptune, épris de ses charmes, n'ayant pu la fléchir, lui fit violence dans le temple de Minerve. La déesse, outragée, changea les cheveux de Méduse en serpents, et donna à sa tête la funeste vertu de changer en pierres tous ceux qui la regardoient : dans la suite elle fit graver cette tête sur son égide.

L'air menaçant de la Gorgone,  
Son front et ses yeux courroucés  
Et ses serpents entrelacés,  
Inspirent l'effroi de Bellone.

Quelquefois le casque de Minerve est surmonté d'une chouette, et l'on place auprès d'elle, tantôt un coq, symbole du courage, et tantôt un hibou. C'est en cet oiseau qu'elle changea Nyctimène, qui avoit eu un commerce incestueux avec Nyctée son pere, roi d'Éthiopie.

Le malheur de Nyctimène et de Méduse atteste la pudeur de Minerve. Elle en donna une autre preuve aux dépens de Tirésias, qu'elle aveugla, parce qu'il l'avoit vue lorsqu'elle se baignoit dans la fontaine d'Hippocrene avec Chariclo, sa favorite, et mere de Tirésias.

Pour venger vos appas, si je perdois la vue,  
Belle Émilie, après les avoir vus,  
Je m'en consolerois. Je ne vous verrois plus ;  
Mais je n'oublierois pas que je vous aurois vue.

On se persuade aisément que Minerve resta toujours vierge. Pour moi, je n'ose assurer ni combattre une opinion aussi délicate; tout ce que j'en sais, c'est que Minerve, ainsi que Vesta, présidoit à la virginité.

Pour célébrer ses fêtes, des vierges, sans doute un peu aguerries, se partageoient en différentes brigades, armées de pierres et de bâtons; puis on sonnoit la charge, et elles fondoient avec fureur les unes sur les autres. La première qui périssoit dans l'action, étoit regardée comme fausse vierge, et dévouée à l'infamie. On jetoit son corps à l'eau, tandis que l'on reconduisoit en triomphe celle qui, sans avoir succombé, sortoit du combat avec le plus de blessures: ainsi les attrails les plus illustres de ce pays, devoient être les plus cicatrisés.

Ces fêtes établies dans la Libye, au bord du marais Tritonien, furent, à ce qu'on croit, transférées à Athenes, lorsque Minerve donna son nom à cette ville. Neptune lui avoit disputé cet honneur. Pour terminer leur différend, ils convinrent que le parrain de la ville naissante seroit celui des deux qui produiroit la chose la plus utile à ses habitants. Neptune créa le cheval, Minerve l'olivier. L'olivier eut le prix. Je le lui aurois aussi donné; car cet arbre est le symbole de la paix.

Lorsque l'on vous aime, on préfère

En secret le myrte au laurier;

Or, le myrte ne croît guère

Qu'à l'ombre de l'olivier.

Minerve avoit un temple dans la citadelle d'Athenes, et un autre dans celle de Troie. C'est là qu'elle étoit adorée sous le nom de Pallas, comme présidant aux combats. Les Troyens gardoient précieusement sa statue, qu'ils appeloient le Palladion. Cette petite figure étoit faite des os de Pélops, ancien roi du Péloponnese : on la faisoit remuer comme un pantin, en touchant un ressort caché ; ce qui inspiroit beaucoup de vénération aux bonnes femmes troyennes. Les Troyens eux-mêmes la regardoient comme le gage de la sûreté de leur patrie. Tandis que les Grecs l'assiégeoient, Ulysse et Diomedé ayant pénétré par un souterrain dans le temple de Minerve, enlevèrent le Palladion, et la ville fut prise peu de temps après.....

Cet événement me rappelle, Émilie, une nouvelle qui m'intéresse beaucoup, parce qu'elle vous concerne.

Depuis un an, le prince de Cythere,  
Avec tous ses Amours, vous assiége, dit-on :  
Votre sort est pareil à celui d'Illion ;  
De votre cœur dépend le succès de l'affaire :  
Avant de vous réduire, il faut vous le soustraire ;  
Ainsi, le siège sera long ;  
Car, si j'en crois votre rigueur austère,  
L'Amour n'a pas encor pris le Palladion.

## LETTRE VIII.

CÉRÈS, PROSERPINE.

QUE l'on me donne à garder un trésor,  
 J'en répondrai. Qu'on soumette à ma garde  
 Une hydre, un monstre à figure hagarde,  
 Fût-il sorcier, j'en répondrais encor.  
 Mais que l'on mette à l'ombre de mon aile  
 Jeune beauté modeste en son maintien,  
 Dont la voix tremble et dont l'œil étincelle;  
 Amour et moi ne répondons de rien.

Cybele y voyoit sûrement mieux que moi. Elle  
 étoit mere. Sa fille Cérès étoit charmante, et ne  
 la quittoit jamais. Cependant la maman, en laçant  
 la jeune personne, s'aperçut d'un nouvel embon-  
 point qui la déconcerta. Vous jugez du train  
 qu'elle fit ! Cérès toute honteuse, courut se cacher  
 dans une caverne, où elle mit au jour Proser-  
 pine.

L'aimable enfant fit le bonheur  
 De mademoiselle sa mere ;  
 Mais elle n'eut jamais l'honneur  
 De connoître monsieur son pere.

Les uns disent que ce fut Neptune, d'autres, que  
 ce fut Jupiter. Quoi qu'il en soit, Cérès pleura

long-temps la perte de sa virginité. Sa douleur la consumoit, et la faisoit mourir en détail.

Si ce malheur au cercueil  
Conduisoit les pauvres filles,  
Combien d'honnêtes familles,  
Parmi nous, seroient en deuil!

Heureusement pour Cérès, le dieu Pan découvrit sa retraite. Touché de l'état déplorable où la déesse étoit réduite, il en avertit Jupiter, qui lui envoya son médecin. Celui-ci fit prendre à la malade une potion de jus de pavots, et l'endormit. Le sommeil rétablit le calme dans ses sens, et sa santé revint de jour en jour.

Cependant tout languissoit sur la terre. Le bled périssoit dans son sein, et les hommes rappeloient, à grands cris, la déesse de l'agriculture. Elle reparut enfin, et fut reçue en triomphe.

Ses yeux étoient remplis d'une douce langueur  
Et son front conservoit un reste de pâleur.  
Proserpine pendoit encore à sa mamelle,  
Objet de sa tendresse, et fruit de ses douleurs.  
Cérès paya bien cher la gloire d'être belle....  
Les beaux yeux sont donc faits pour répandre des pleurs!

Ce fut alors qu'on institua des fêtes en son honneur. Ces fêtes se célébroient à-peu-près comme on célébroit chez nous les *Rogations*. Les prêtres et le peuple alloient en procession au milieu des campagnes, où l'on immoloit un porc, parce que cet animal, en fouillant la terre, empêche le bled

de germer. Ce sacrifice se faisoit aux dépens de la confrérie de Cérès. Les confreres étoient voués au silence, et portoient toujours le même habit, jusqu'à ce qu'il tombât tout-à-fait en lambeaux. On prétend que dans la ville d'Eleusine, on y admettoit les vierges; mais cette opinion est combattue avec raison, et je sais de quelques philosophes silencieux, que les femmes ne voulurent jamais y être initiées.

Dans la suite, la confrérie éleva un temple à Cérès. Elle y étoit représentée le front ceint d'épis et de fleurs, et les mamelles pleines de lait. Elle avoit un hibou à côté d'elle, et un lézard à ses pieds; d'une main elle tenoit une poignée de froment et de pavots, en mémoire de l'opium qu'elle avoit pris, et de l'autre le flambeau avec lequel elle avoit cherché Proserpine.

Celle-ci avoit hérité des graces de sa mere. Souvent le cristal des fontaines lui avoit appris qu'elle étoit jolie.

Or, on dit que les fillettes

A qui l'amour a donné

Minois joliment tourné,

Toujours aiment les fleurettes.

Proserpine aimoit donc les bouquets. Un jour, tandis qu'elle en cueilloit dans le vallon d'Enna, Pluton, roi des enfers, promenoit de ce côté ses ennuis et sa tristesse. La cause en étoit bien légitime. En effet,

Quand le cœur ne peut se soustraire  
Au joug de votre aimable loi,  
Mesdames, l'on est, selon moi,  
Bien malheureux de vous déplaire.

Tel étoit le sort de Pluton. Toutes les déesses avoient rejeté ses hommages. On le trouvoit trop brun, et puis il puoit la fumée, et puis son palais étoit trop sombre, et puis,

Fille qui sent arrondir ses trésors,  
Et dont le myrte doit bientôt ceindre la tête,  
Avec raison préfère la conquête  
De deux ou trois vivants à l'empire des morts.

Pluton révoit à tout cela, lorsqu'il aperçut Proserpine au milieu de ses nymphes. Soudain, épris de ses attraits, il la saisit, l'enleve, ouvre la terre d'un coup de son trident, et rentre dans ses états avec sa proie.

Jugez quelles furent les alarmes de Cérés! cette mere désolée chercha sa fille par toute la terre. Dans ce pénible voyage elle fut accueillie chez Célésus, roi d'Eleusine, et enseigna l'agriculture à Triptolème, fils de ce prince. Les Eleusiens éleverent un temple à la déesse; mais elle quitta bientôt ce pays, pour parcourir le reste du monde. C'est alors que succombant de fatigue, et épuisée de besoin, elle fut trop heureuse de rencontrer une bonne femme qui lui donna un peu de bouillie. L'appétit assaisonne les mets les plus communs. Cérés trouva celui-ci délicieux.

Un jeune espiègle nommé Stellio , s'étant mis à rire de son avidité , la déesse offensée lui jeta le reste de sa bouillie , et le changea en lézard.

Enfin , après mille recherches inutiles , la mere de Proserpine allume un flambeau au feu du mont Etna , pour chercher sa fille jusque dans les entrailles de la terre.

Aréthuse aperçut Cérès dans ses courses souterraines ; elle l'appela , et lui dit : « Rassurez-vous , je connois le sujet de vos alarmes. Je suis Aréthuse , autrefois nymphe de Diane. Je l'accompagnois sur les bords du fleuve Alphée : celui-ci me vit et m'aima. J'étois jeune ; vous devinez que j'étois sensible. Alphée me poursuivait. Hélas ! je le fuyois comme on fuit ce qu'on aime. Mais les dieux , protecteurs de la vertu , me changerent en fontaine , pour me soustraire à ses poursuites. Que devint-il alors ?

« Furieux , il rentra dans ses grottes profondes :

« Mais l'Amour dirigea la course de nos ondes !

« Et , plaignant mon amant , permit , pour l'appaiser ,

« A nos flots de se caresser.

« C'est en allant m'unir à mon cher Alphée , que j'ai vu passer Proserpine dans les bras de Pluton. Votre fille est aux enfers. »

A ces mots , Cérès vole à l'Olympe , accuse Pluton , et redemande sa fille au maître des dieux . Jupiter consent à la lui rendre , pourvu qu'elle n'ait rien mangé dans les enfers. Malheureuse-

ment Ascalaphe , valet-de-chambre de Pluton , rapporta qu'il avoit vu Proserpine sucer une grenade. Cérès changea le dénonciateur en hibou ; mais elle n'obtint , pour toute grace , que celle de posséder sa fille durant six mois de l'année ; les six autres mois furent accordés à Pluton.

Adieu. Si , pour vous rendre hommage  
Ceux qui vous aiment , tour-à-tour ,  
Au lieu d'un mois , prenoient un jour ;  
L'Amour , pour un si doux partage ,  
Se plaindrait que l'an est trop court.

---

## LETTRE IX.

DIANE, ENDYMION.

DIANE, au retour de la chasse, se reposoit près de la ville d'Athenes, sur le bord d'un ruisseau. Elle y avoit déposé son arc et son carquois, et s'occupoit à relever les tresses de sa chevelure, lorsqu'elle aperçut une jeune fille qui chantoit, en cueillant des fleurs :

« La beauté d'un front sévère  
 « Ne peut pas toujours s'armer.  
 « L'on est faite pour aimer,  
 « Quand on est faite pour plaire.

« Avec les tendres propos  
 « Que la vanité méprise,  
 « Aux dépens de son repos  
 « Le cœur se familiarise.

« Diane, avec mille appas,  
 « Tu dédaignes la tendresse ?  
 « Hélas ! quand on n'aime pas,  
 « A quoi sert d'être déesse ! »

En chantant ainsi, elle s'étoit approchée. Diane la regardoit et soupiroit. « Qu'avez-vous ? lui dit la jeune Athénienne. — Je vous l'apprendrai.

« Mais, mon enfant, dites-moi, à quel usage des-  
 « tinez-vous ces fleurs ? — A faire une corbeille  
 « pour l'offrir à Diane. Elle a chez nous un temple  
 « dans lequel nous faisons vœu de virginité....  
 « — Ah ! ne faites jamais ce vœu-là. Pour ne pas  
 « le violer, il faut être Diane elle-même. — Je  
 « vais, pour l'appaiser, attacher ma ceinture aux  
 « murs de son temple, et lui présenter mon  
 « offrande. — Je la recois, répondit la déesse.  
 « Vous m'intéressez ; ma chere fille, écoutez-  
 « moi.

« Je suis Diane, fille de Jupiter et de Latone....  
 « Rassurez-vous ; les déesses aiment les mortelles  
 « qui vous ressemblent. Je naquis un instant  
 « avant Apollon, et j'aidai sur-le-champ ma  
 « mere à le mettre au jour. Témoin des douleurs  
 « qu'elle éprouva, je jurai dès-lors une haine éter-  
 « nelle à l'amour. J'étois persuadée que ses faveurs  
 « ne pouvoient dédommager de ses tourments....  
 « Mon enfant, le temps et l'expérience changent  
 « bien nos idées ; mais alors

« J'ignorois le plaisir charmant  
 « De se voir dans un nouvel être  
 « Confondue avec son amant ;  
 « D'embrasser et de reconnoître  
 « De ses traits réunis l'assemblage touchant ;  
 « De retrouver, dans le gage innocent  
 « De ses mutuelles tendresses,  
 « D'un époux chéri constamment  
 « Et le sourire et les caresses.

« Bientôt la chasse devint mon unique passion.  
« Une peau de tigre, un arc, un carquois, ce fut  
« là toute ma parure. Mes nymphes imiterent  
« mon exemple, et je partis avec elles pour com-  
« battre les monstres des forêts. Je les poursui-  
« vois tantôt à pied, tantôt sur un char traîné  
« par des biches. Ce genre de vie me rendit en-  
« core plus sauvage.

« Un jour, dans un lieu solitaire, je me bai-  
« gnois avec mes compagnes : Actéon, jeune  
« chasseur, tourna ses pas vers ma retraite. Il  
« vit... ce que nul mortel ne devoit voir. Au-  
« jourd'hui je lui pardonnerois ce crime in-  
« volontaire ; je l'en punis alors : le malheu-  
« reux fut changé en cerf, et déchiré par ses  
« chiens.

« Tandis que je triomphois de cette cruauté,  
« Calisto, l'une de mes nymphes, étoit assise sur  
« le rivage, et refusoit de se baigner avec moi.  
« Piquée de ce refus, j'examinai avec quelque  
« soupçon les contours de sa taille : j'appris en  
« même temps que Jupiter l'avoit aimée : c'en  
« fut assez pour son malheur : je la chassai de ma  
« présence, et la livrai aux fureurs jalouses de  
« Junon. L'infortunée Calisto mit au jour Arcas,  
« et fut changée en ourse.

« Dans la suite, Arcas, devenu grand chasseur,  
« rencontre sa mere, la poursuit, et dirige son  
« dard contre elle.... Ma vengeance alloit être  
« satisfaite : les dieux, pour empêcher ce parric-

« cide , transporterent au ciel le fils et la mere ,  
« et les changerent en constellations \*.

« Ennemie jurée de l'amour , ma beauté m'étoit  
« inutile : cependant j'étois jalouse de la beauté  
« d'autrui. Chioné , petite-fille du Matin , avoit  
« un teint plus brillant que l'aurore. Elle s'en  
« apperçut , et compara ses attraits aux miens.  
« Cette témérité lui coûta cher ; je la perçai de  
« mes fleches. Dédalion , son pere , se précipita  
« du haut d'un rocher , et fut changé en éper-  
« vier par Apollon.

« Cependant mes exploits et mon nom rem-  
« plissoient l'univers. Les montagnes et les bois  
« étoient soumis à mon empire. Par-tout on m'éle-  
« voit des temples. Celui \*\* d'Ephese étoit digne  
« de moi. Jamais le génie des hommes n'enfanta  
« un plus bel ouvrage. En Tauride , les habitants  
« faisoient fumer l'encens , et couler le sang humain  
« sur mes autels. Les Athéniennes me consacroient  
« leur virginité. J'étois au comble de la gloire ,  
« et je desirois encore. J'en ai connu depuis la  
« véritable raison.

« Des hommages , quoiqu'on soit femme ,  
« On se fatigue au bout d'un jour ;  
« La vanité chatouille l'ame ,  
« Mais ne remplace pas l'amour.

---

\* Ce sont les constellations de la grande et de la  
petite ourse.

\*\* On prétend qu'un certain Erostrate brûla ce  
temple , pour rendre son nom immortel. La scélérateesse  
a aussi son ambition.

« Près de la ville d'Héraclée, je vis le pasteur  
 « Endymion : il étoit jeune ; ses yeux étoient aussi  
 « tendres que les sentiments qu'ils inspiroient. Il  
 « n'eût osé s'élever jusqu'à moi : je m'abaissai jus-  
 « qu'à lui ; car, mon enfant, lorsque l'on aime,

« C'est en vain que l'on se prévaut  
 « De son rang et de sa noblesse :  
 « Du même trait quand il nous blesse,  
 « Cupidon nous met de niveau.

« Le Mystere présidoit à notre bonheur, mais  
 « le Mystere trahit quelquefois l'Amour. Lorsque  
 « j'étois auprès d'Endymion, je tremblois souvent  
 « qu'on ne découvrit le motif de ma retraite.  
 « Enfin le hasard me servit heureusement.

« Apollon mon frere, las d'éclairer le monde  
 « pendant le jour, déclara au maître des dieux  
 « qu'il ne pouvoit remplir le même ministere pen-  
 « dant la nuit. Mon frere, pour ce refus, avoit  
 « ses raisons secretes : Thétis le retenoit auprès  
 « d'elle ; mais ce qui nuisoit à son amour pou-  
 « voit être favorable au mien. Je me présente  
 « donc, et demande l'honneur qu'Apollon venoit  
 « d'abdiquer. Jupiter me l'accorde, me place un  
 « croissant \* sur la tête, et me donne le sur-  
 « nom de Phæbé : aussitôt je monte sur le char  
 « de la lune, je saisis les rênes, et parcours ainsi  
 « l'univers, traînée par mes deux coursiers, noirs  
 « et blancs. Chaque nuit, leur course se ralen-

---

\* Le croissant est l'attribut de Diane.

iz  
si  
II  
s-  
,  
  
s  
e  
t  
e.  
  
e  
x  
t  
s  
-  
e  
t  
n  
-  
r  
i  
s  
-





Tout dormait : nos cœurs seuls veillaient dans l'univers.



« tissoit vers le sommet du mont Latmos : c'est là  
 « que je retrouvois mon cher Endymion. Alors  
 « je descendois de mon char.

« Un nuage aux mortels déroboit mon absence.

« Au milieu de la nuit , dans ces vastes déserts ,

« La Nature et l'Amour sembloient prêter silence :

« Tout dormoit ; nos cœurs seuls veilloient dans l'univers.

« Jusqu'à présent nous sommes heureux , et notre  
 « tendresse n'a pas été stérile \*.

« A nos vœux le dieu d'hyménée ,

« Tous les ans accorde un enfant ;

« Et , grâces à lui , cette année ,

« J'ai complété le demi-cent.

« Allez donc , continua Diane ; allez , ma chère  
 « fille , ne redoutez plus ma colere. Gardez votre  
 « ceinture , et servez-vous de ces fleurs pour cou-  
 « ronner votre Endymion. » A ces mots , elle dis-  
 parut. Adieu.

Diane eut à l'amour le temps de réfléchir ,

Une déesse est toujours belle.

Mais vous qu'à dix-huit ans ce dieu ne peut fléchir ,

Souvenez-vous que vous êtes mortelle.

---

\* Pausanias rapporte que Diane et Endymion eurent cinquante filles et plusieurs fils.

---

## L E T T R E X.

L A T O N E.

E N F I N , renonçant aux amours ,  
 Jupiter , devenu fidele ,  
 Pour sa moitié , depuis huit jours ,  
 Brûloit d'une ardeur éternelle.

Sur le soir du huitieme jour , il se promenoit  
 près d'un bois solitaire ; là il admiroit avec plai-  
 sir la constance prodigieuse que Junon lui avoit  
 inspirée , lorsqu'il rencontra deux jeunes ves-  
 tales \*.

Vestales ? je n'en sais rien ;  
 Mais elles en avoient l'âge ,  
 Les trésors et le corsage ,  
 La fraîcheur et le maintien.

C'étoient Latone et Astérie , filles du Titan Cœüs.  
 Jupin les salue , et leur parle. Les deux sœurs  
 rougissent ; mais comme les caracteres sont diffé-  
 rents , Astérie s'enfuit et Latone resta.

Des deux partis en pareil cas ,  
 Souvent le meilleur est funeste :  
 Si l'on fuit , gare les faux pas !  
 Mais c'est encor pis si l'on reste.

---

\* On se rappelle que Vesta est la déesse de la  
 virginité.

En effet , Astérie tomba dans la mer , et Latone devint bientôt mere.

Junon , outrée de dépit , suscita contre celle-ci le serpent Python , qui la poursuivoit sans relâche. Latone ne pouvoit trouver de refuge contre ce monstre. La Terre avoit juré à Junon de ne point donner d'asyle à sa rivale. Mais , depuis ce serment , Astérie , dont le corps erroit à la merci des flots , avoit été changée en isle par Neptune , qui lui avoit donné le nom de Délos. Cette isle étoit flottante.

Cependant Latone , arrivée au bord de la mer , ne pouvoit plus échapper aux poursuites du monstre. Alors l'isle de Délos flotte vers elle , la reçoit , et s'éloigne du rivage. Durant cette nouvelle navigation ,

Neptune la confie au souffle du Zéphyre ;  
Il veut que les Amours en soient les matelots ;  
Et le fils de Vénus vient au milieu des flots  
Prendre le gouvernail de son nouvel empire.

Latone , seule dans cet asyle , se fit une cabane de branches de palmier. Loin des hommes trompeurs , loin des femmes jalouses , elle y vivoit heureuse.

Aux malheureux la solitude est chere ;  
Elle est pour eux l'asyle du bonheur.  
Mais au moment fatal où la douleur ,  
Des fruits d'hymen funeste avant-courriere ,

..

Vient avertir la beauté qu'elle est mere ,  
 Dans ce moment plein d'amour et d'horreurs ,  
 Qu'il est cruel de n'avoir sur la terre  
 Pas une main pour essuyer ses pleurs !

Telle étoit la détresse où Latone se trouvoit réduite. Mais la nature lui suggéra des forces : elle s'appuya fortement contre un tronc d'arbre, et parvint à enfanter Diane. Celle-ci, comme fille de Jupiter, ayant la science innée, aida sur-le-champ sa mere à mettre au jour Apollon.

Épuisée par cette couche laborieuse, Latone s'endormit.

Après ces douloureux travaux ,  
 Pour la premiere fois quand la beauté sommeille ,  
 Avec combien de sentiments nouveaux  
 Son cœur agité se réveille !

Durant le repos de Latone, l'isle de Délos se rapprocha du rivage ; et la déesse, en s'éveillant, se mit en chemin pour rejoindre son pere Cœus.

Dans ce trajet pénible et solitaire ,  
 Ses deux enfants étoient entre ses bras.  
 Ce doux fardeau ne la fatiguoit pas.  
 L'on devient forte alors qu'on devient mere.

Cependant, pour se soustraire aux fureurs jalouses de Junon, elle précipitoit sa marche ; ce qui échauffoit un peu son lait. Arrivée en Lycie, auprès d'un marais, elle demanda de l'eau aux paysans qui travailloient sur ses bords : ceux-ci

refuserent de lui en donner. Vous me direz : Que n'en prenoit-elle ? Mais une femme ne sait point pardonner un refus ; et Latone changea les paysans en grenouilles.

Lorsqu'au bord du ruisseau qui baigne la prairie ,  
Leur gosier rauque et glapissant  
Me tire de ma rêverie ,

Je crois entendre dire au peuple coassant :

« Vous qui fixez le cœur et les regards des femmes ,  
« Amants , si , comme nous , vous craignez à leurs yeux  
« D'être changés soudain en monstres odieux ,  
« Songez que nuit et jour , à toute heure , en tous lieux ,  
« Il faut , tant bien que mal , accorder tout aux dames. »

Échappée enfin à la colere de Junon , Latone devoit paisiblement Apollon et Diane. Fiere de reconnoître en eux le sang du maître du tonnerre , elle préféroit ses enfants à ceux de tous les princes voisins. Cet orgueil étoit bien naturel.

Est-on jolie ? à l'âge de quinze ans ,  
L'on veut régner ; c'est là le bien suprême :  
Devient-on mere ? on a pour ses enfants  
La vanité qu'on avoit pour soi-même.

Niobé , fille de Tantale et épouse d'Amphion , roi de Thebes , avoit la même foiblesse que Latone : elle préféroit ses enfants à ceux de la déesse. Ses richesses et sa puissance la rendoient encore plus vaine. Latone , indignée de ses mépris , arme de ses traits Apollon et Diane. « Allez , leur dit-elle ,  
« vengez-moi ; mon injure est la vôtre. »

Animés de la fureur de leur mere, ils pénètrent dans le palais de Niobé, et percent, sous ses yeux, ses fils, ses filles et son époux. Niobé, succombant sous le poids de ses douleurs, fut changée en un marbre sur lequel on voit encore couler des larmes.

Telles furent les suites funestes de l'aveuglement maternel. Pour vous, aimable Émilie, tranquillisez-vous à cet égard :

Si vos enfants, un jour, par droit héréditaire,  
Ont vos traits, votre cœur et votre esprit heureux,  
Aimez-les, vantez-les; notre censure austere  
N'osera vous blâmer d'idolâtrer en eux  
Ce que nous adorons aujourd'hui chez leur mere.

## LETTRE XI.

APOLLON, DAPHNÉ.

**J**E vais vous parler du fils de Latone, connu et adoré sous les noms d'Apollon, de Phœbus et du Soleil.

Il en est de ce dieu comme de la beauté :  
Sous mille noms divers qu'elle se renouvelle,  
Qu'elle soit sur le trône ou dans l'obscurité,  
On l'adore ; c'est toujours elle.

Apollon, dès son enfance, fut présenté à la cour céleste : Jupiter le reconnut ; Junon même l'accueillit. Il sut ménager adroitement cette faveur, et devint le dieu de la lumière.

Apollon conduisoit ce char  
Qui, du vaste sein d'Amphitrite,  
Lorsque je dois vous voir, sort toujours un peu tard,  
Et, lorsque je vous vois, y retourne un peu vite.

Ce fut alors qu'il prit le nom de Phœbus. Mais bientôt, comme tous les courtisans heureux, ayant abusé de son pouvoir, il fut chassé par cabale, rappelé par intrigue, et devint sage par expérience. Voici à quelle occasion.

Vous savez qu'Apollon est le dieu des beaux-arts, et c'est pour cette raison que la fable nous

le représente sous la figure d'un jeune homme sans barbe.

Jupin est vieux ; son fils, de la jeunesse,  
Malgré le temps, a conservé les traits.  
Les rois, les dieux ont connu la vieillesse ;  
Les talents seuls ne vieillissent jamais.

Apollon avoit inventé la médecine. Esculape, son élève et son fils, exerçoit sur la terre cet art miraculeux dans son principe. Cependant cet Esculape, malgré sa science divine, auroit assez mal figuré parmi nos docteurs modernes.

Il ne marchoit point escorté  
D'un leste et brillant équipage ;  
Il ignoroit le doux langage  
Des Nestors de la faculté ;  
Il parloit sans point, sans virgule :  
On comprenoit ce qu'il disoit ;  
Et, pour comble de ridicule,  
Presque toujours il guérissoit.

Il fit plus : il ressuscita les morts, et entre autres Hippolyte ; mais ces prodiges lui coûtèrent la vie. On fit entendre à Jupiter qu'Esculape usurpoit son pouvoir suprême, et le roi des dieux le frappa de la foudre.

Sa colere se signala  
Par ce châtement exemplaire.  
Nos docteurs, depuis ce temps-là,  
N'ont jamais eu peur du tonnerre.

Apollon, désespéré de la mort de son fils, vole

à l'isle de Lemnos , pénètre dans les antres de Vulcain , et perce de ses traits les Cyclopes qui forgeoient la foudre. Vulcain , quoique boiteux , accourt à l'Olympe , se plaint amèrement de cette violence : Vénus met les dieux de son parti , et Jupiter , cédant à leurs instances , précipite Apollon sur la terre.

Le fils de Latone , dépouillé de ses grandeurs , fut réduit à garder les troupeaux d'Admete , et trouva , dans cette vie douce et paisible , le bonheur qu'il cherchoit en vain à la cour céleste.

Là , sur l'émail des prés , seul , errant tout le jour ,  
L'ingénieux pasteur , dans le sein de l'étude ,  
Fit éclore les Arts. Ces freres de l'Amour  
Sont enfants du Loisir et de la Solitude.

Mais le talent qui lui devint le plus cher , fut celui de la musique.

Il vit Daphné ; bientôt il inventa la lyre  
Pour chanter ses amours. Quand on sait bien aimer ,  
C'est encor peu , pour l'exprimer ,  
De le soupirer , de le dire ,  
De le chanter et de l'écrire.

Cette lyre , composée d'une écaille de tortue et de sept cordes , rendoit , et rend encore , sous les doigts d'Apollon , une harmonie enchantresse. Cependant ,

Chaque fois qu'il me l'a prêtée  
Pour chanter vos naissants appas ,  
J'ai trouvé qu'elle étoit montée  
Un peu trop bas.

Ce fut pourtant au son de ce divin instrument que s'élevèrent les murs de Troie. Apollon chantoit, et les pierres venoient d'elles-mêmes se ranger à leur place. On raconte qu'une de ces pierres, sur laquelle Apollon avoit souvent posé sa lyre, rendoit un son harmonieux aussi-tôt qu'on la touchoit. Si ce prodige vous semble suspect, je vais essayer de vous en convaincre par un exemple qui vous est personnel.

Le ciel ne m'a jamais fait part  
De votre esprit, de votre grace :  
Mais si, par un heureux hasard,  
Je puis m'asseoir à votre place,  
Soudain certain je ne sais quoi  
M'anime et s'empare de moi :  
Je sens éclore le sourire  
Sur mes lèvres, et les bons mots  
D'eux-mêmes viennent à propos  
Embellir ce que je veux dire.  
Je crois donc à la vérité  
Du fait que je vous ai cité,  
Persuadé que la musique,  
Tout aussi bien que la beauté,  
Peut avoir la force électrique.

Daphné fut insensible à cette électricité; elle dédaigna les soupirs et les chants d'Apollon. Les uns disent que ce fut par excès de vertu; d'autres soutiennent qu'elle aimoit en secret le beau berger Leueippe; et je suis assez de leur avis.

A dix-huit ans , quand une belle  
 Est sourde à la voix des amours ,  
 Soyez sûre qu'elle a toujours  
 Des raisons pour être cruelle.  
 Suivez sa conduite en tous lieux ,  
 Et de cette énigme nouvelle ,  
 Lorsque Daphnis est auprès d'elle ,  
 Vous lirez le mot dans ses yeux.

D'après ce principe certain , Apollon auroit dû renoncer à ses prétentions; mais espérant tout du temps et de la constance , il poursuivit , une année entière , Daphné , qui fuyoit devant lui. Quelquefois , pour ralentir sa course , il lui disoit :

« Cruelle , arrêtez-vous , de grace !  
 « Je suis le régent du Parnasse ,  
 « Le fils naturel de Jupin ;  
 « Je suis poëte , médecin ,  
 « Je suis chimiste , botaniste ,  
 « Je suis peintre , musicien ,  
 « Exécutant et symphoniste ;  
 « Je suis danseur , grammairien ,  
 « Astrologue , physicien ;  
 « Je suis.... » Pour fléchir une belle ,  
 Au lieu de lui parler de soi ,  
 Il est plus adroit , selon moi ,  
 Et plus doux de lui parler d'elle.

Apollon ne devoit pas ignorer cette tournure oratoire , puisqu'il étoit le prince et le dieu des orateurs. Mais , hélas !



Un pauvre amant dit ce qu'il pense ,  
 Sans trop penser à ce qu'il dit.  
 Le désordre est son éloquence ;  
 Quand le cœur parle , adieu l'esprit.

Aussi Daphné fut-elle inexorable. Mais enfin ,  
 épuisée de lassitude , et se voyant près de succom-  
 ber , elle implora le secours des dieux , qui la  
 changerent en laurier \*.

Apollon détacha de cet arbre une branche , dont  
 il fit la couronne qu'il porte encore aujourd'hui.  
 Il en distribue quelquefois de pareilles aux talents  
 et au génie ;

Et c'est à ce titre , dit-on ,  
 Que le jeune dieu du Permesse  
 Vous a déjà de sa maitresse  
 Mis à part un échantillon.

Le laurier avoit deux vertus particulieres ; l'une  
 étoit de préserver de la foudre , l'autre de faire  
 voir la vérité en songe à ceux qui en mettoient  
 quelques feuilles sous leur oreiller. J'ai voulu moi-  
 même éprouver cette propriété , et voici ce qui  
 m'est arrivé la nuit dernière.

J'étois près de vous , Émilie ,  
 Votre teint brilloit des couleurs  
 Dont la jeune reine des fleurs  
 Brille avant d'être épanouie :

---

\* L'équivoque du nom est tout le fondement de cette  
 fable , *Daphné* , en grec , signifiant Laurier.

Mes lèvres brûloient : un soupir  
Et vos yeux daignant m'enhardir ,  
Je vous donne un baiser de flamme ,  
Et j'en reçois un dont mon ame  
Savoure encor le souvenir.  
Mais l'Amour , ouvrant ma paupiere ,  
S'envola.... Je sens qu'il n'est guere  
Pour nous de salut sans la foi :  
Je veux l'avoir : donnez-la-moi.  
Surmontez un petit scrupule ,  
Pour vaincre l'incrédulité ;  
La moitié de la vérité  
Pourroit convertir l'incrédule.

## LETTRE XII.

CLYTIE, LEUCOTHOË.

APOLLON pleuroit la perte de Daphné : il étoit assis sous le laurier fatal qui la déroboit à ses yeux, lorsque Clytie vint de ce côté promener sa mélancolie. Clytie, fille de la belle Eurynome, et d'Orchame, roi de Babylone, n'étoit point régulièrement belle ;

Mais elle avoit cette pâleur  
D'une jeune et mourante fleur  
Qui languit sans être arrosée ;  
Et pour ranimer sa couleur,  
Implore contre la chaleur,  
Quelques gouttes de la rosée.

Elle vit Apollon, rougit, et baissa les yeux. Apollon en fit presque autant. Ils s'admiroient furtivement tour-à-tour ; mais en voulant s'éviter, leurs regards se rencontrèrent, et leur vue se troubla.

Après cet instant de délire,  
Les aveux étoient superflus.  
Ils n'avoient plus rien à se dire,  
Et leurs cœurs s'étoient entendus.

Ces moments-là s'envolent rapidement. Bientôt la nuit survint, il fallut se séparer ; mais on se pro-

mit, pour le lendemain, une entrevue auprès du laurier. Quoi ! direz-vous, près de ce même laurier sous l'écorce duquel Daphné respiroit encore ! A cela je vous répondrai :

Lorsque de la jouissance  
Les doux moments sont perdus,  
L'amour ne se soutient plus  
Que par la reconnoissance.  
C'est elle, après les faveurs,  
Qui rend les amants fideles.  
Le souvenir des cruelles,  
Et celui de leurs rigueurs,  
S'envole et meurt avec elles.

Le jour suivant, Clytie voulut tenir sa promesse ; mais, comme les premiers pas de l'amour sont timides, elle se fit accompagner par Leucothoé sa sœur. Cette indiscretion, qui eut de funestes suites, étoit impardonnable en bonne coquetterie. En effet, on sait de temps immémorial, que toutes les belles

Par un art qui n'est pas nouveau,  
Choisissent en femmes prudentes,  
Singes coiffés pour confidentes,  
Et pour servir d'ombre au tableau.

Clytie étoit plus tendre, Leucothoé plus vive ;  
L'une étoit blonde, l'autre étoit brune.

L'une sembloit bercer l'Amour ;  
En soupirant il sommeilloit près d'elle.  
L'autre, sémillante pucelle,  
Le lutinoit et la nuit et le jour.

Le lutin brûla bientôt pour l'amant de sa sœur ;  
et, plus hardi qu'elle, se trouva seul au rendez-  
vous. Apollon fut d'abord un peu surpris ; mais  
bientôt la surprise fit place au plaisir, et Daphné,  
témoin muet de ce tête-à-tête,

Vit avec horreur sans doute,  
Prouver cette vérité,  
Qu'en fait d'infidélité,  
Il n'est, près de la beauté,  
Que le premier pas qui coûte.

Clytie, qui cherchoit alors sa sœur, la trouva mal-  
à-propos..... Soudain le dépit et la rage s'empa-  
rent de cette ame jusqu'alors si douce. Elle vole  
au palais de son pere, lui révele avec fureur le  
crime de Leucothoé, et le conduit lui-même vers  
l'asyle des deux amants.

Ils en étoient alors aux adieux. Leucothoé,  
rattachant son voile, disoit, les larmes aux yeux :

« Pourquoi faut-il, lorsque l'on s'aime,  
« Mon doux ami, se désunir,  
« Et se séparer de soi-même !  
« Jure-moi bien de revenir.  
« Adieu.... Je sens que, pour te suivre,  
« Mon cœur s'en va !.... Prends ce soupir...  
« Toute la nuit je vais mourir,  
« Mais demain j'espere revivre. »

Un baiser termina ces adieux. Leucothoé, pro-  
menant autour d'elle un regard timide, s'éloi-  
gnoit avec une palpitation causée par la crainte



„ Pourquoi faut-il, lorsque l'on s'aime,  
„ mon doux ami, se désunir;  
„ et se séparer de soi-même !.....



et l'émotion du plaisir, lorsqu'à l'entrée du bois elle rencontra son pere. A cette vue, elle demeura muette, immobile; et le terrible Orchame, ayant pris son désordre pour la preuve de son déshonneur, la fit enterrer toute vive auprès du laurier fatal. Clytie, épouvantée, prit la fuite;

Mais la plaintive jouvencelle,

En voyant creuser son tombeau

Accusoit la lenteur de la Parque cruelle:

« Il m'eût été si doux, s'écrioit-elle,

« De mourir un moment plutôt! »

Le lendemain Apollon se rendit au bocage avec un trouble dont il se demandoit le sujet.

Ce n'étoit point ce trouble extrême,

Ce frisson brûlant du desir,

Heureux précurseur du plaisir,

Plus doux que le plaisir lui-même.

En arrivant il ne voit personne, et soupire. Il avance, et porte au loin ses regards dans l'épaisseur de ce bois désert et silencieux. Il appelle enfin; l'écho seul lui répond. Mais à peine a-t-il posé le pied sur la tombe de Leucothoé, qu'une voix lamentable, s'élevant du sein de la terre, lui adresse ces tristes paroles:

« Arrête, respecte la cendre

« De celle qui périt pour t'avoir trop aimé.

« Tes pieds pressent ce cœur trop facile et trop tendre

« Que tes yeux avoient enflammé.

« Tu foules ces trésors qu'hier dans nos ivresses  
 « Mon sein te prodiguoit avec tant de plaisir ,  
 « Et qui n'ont connu les caresses  
 « Que de toi seul et du zéphir.  
 « Pense à Leucothoé : pour adoucir sa peine ,  
 « Près d'elle quelquefois viens nourrir ta douleur ,  
 « Et que son ame encor jusqu'au fond de ton cœur  
 « S'insinue avec ton haleine. »

Je ne vous peindrai point l'état d'Apollon. Il étoit immobile , anéanti , et tel qu'un homme frappé de la foudre ; mais enfin ses pleurs , s'ouvrant un passage , adoucirent l'amertume de sa douleur ,

Car , après ce moment terrible ,  
 Où des sanglots le cours est arrêté ,  
 Les larmes sont , pour toute ame sensible ,  
 Une bien douce volupté !

Bientôt ces larmes humectant la terre , pénétrèrent jusqu'au corps de Leucothoé , et le ranimèrent. Elle reparut , mais sous une forme nouvelle ; et son amant vit naître l'arbre qui porte l'encens.

Cependant , Clytie , tourmentée par ses remords , portoit ses pas errants vers le tombeau de sa sœur. A la vue d'Apollon elle s'arrêta. La douleur et le dépit la déchiroient tour à tour ; mais le dieu s'étant éloigné d'elle avec dédain , ce dernier coup termina son supplice ;

Qu'une femme , de ceux qu'elle a le plus chéris  
 Éprouve les fureurs , jusqu'aux bords de la tombe  
 Elle brave les traits de la haine , et succombe  
 Sous les traits du mépris.

Clytie, en expirant, devint une plante souple et frêle, dont la fleur, sans cesse tournée vers le soleil, semble encore suivre son amant dans sa fuite : c'est ce qui lui a fait donner le nom de tournesol.

Adieu. Je vous ménage pour demain d'autres aventures ; car la matière de nos entretiens est un trésor dont je deviens économe.

Du bouquet que je vous compose  
Durant mes heures de loisirs,  
Je ne détache aujourd'hui qu'une rose  
Pour multiplier mes plaisirs.

## LETTRE XIII.

HYACINTHE, CYPARIS, SIBYLLE  
DE CUMES, CASSANDRE.

LOIN de nous quand l'Amour s'envole ,  
Heureux celui qui s'en console  
Entre les bras de l'Amitié !  
La tendre déité partage  
Tous ses chagrins , et le soulage  
Encore de l'autre moitié.

Apollon , près du jeune Hyacinthe , éprouvoit  
cette douce consolation ; ses larmes étoient moins  
ameres , et la sérénité renaissoit dans son cœur.  
Mais Zéphyre , qui avoit été l'ami d'Hyacinthe ,  
fut bientôt jaloux de sa liaison intime avec Apol-  
lon ; et cette jalousie devint si violente , qu'un  
jour les nouveaux amis jouant ensemble au disque ,  
Zéphyre , avec son haleine , dirigea le disque  
d'Apollon sur la tête d'Hyacinthe , et le tua. Le  
sang qui coula de sa plaie produisit la fleur qui  
porte son nom , et qui naît à la fin de l'hiver.

Avant le retour de Flore ,  
Elle s'empresse de fleurir ,  
Pour éviter encore  
L'haleine de Zéphyr.

Dégoûté de l'amitié, Apollon revint à l'amour, et soupira pour la nymphe Perséis. Elle étoit fille de l'Océan, c'est-à-dire que l'on ne connoissoit point son pere. Les généalogistes de ce temps-là faisoient descendre de la mer ou des fleuves les héros et les nymphes dont l'origine paroissoit équivoque. Si cette généalogie étoit admise de nos jours,

Ah ! que la Seine, dans ces lieux  
Où l'humaine engeance fourmille ;  
De nymphes et de demi-dieux,  
Auroit une belle famille !

La nymphe de l'Océan, comme celles de la Seine, ne fut pas long-temps cruelle, et devint mere de la célèbre Circé ;

Circé qui rendit des oracles,  
Et qui, par ses enchantements,  
En bêtes changea bien des gens,  
Sans opérer de grands miracles.

Tous les soirs, en allant visiter son petit ménage, Apollon laissoit au jeune Cyparis le soin de son troupeau. Cet aimable enfant occupoit dans son cœur la place du malheureux Hyacinthe.

Apollon lui parloit sans cesse  
De ses chagrins, de sa maîtresse,  
De ces plaisirs qu'il est si doux de raconter,  
De détailler, de répéter,  
Quand nos amis ont, par délicatesse,  
Le sang froid de nous écouter.

Après ces longues confidences , il l'embrassoit , et alloit revoir Perséis ; mais par malheur , la nymphe Bolina se trouvoit sur son passage ; et le dieu n'étoit pas insensible au desir de lui plaire.

Il lui parloit le doux langage  
Des yeux , des mines , du maintien ,  
Que nos dames savent si bien  
Comprendre par le grand usage !

Mais la nymphe , innocente encore , quoiqu'elle eût quinze ans , n'entendoit rien à ces discours muets. A la fin , Apollon , pour se faire entendre , se mit à la poursuivre jusqu'au bord de l'Océan , où l'infortunée se précipita , pour lui échapper. Amphitrite , touchée de son malheur et de sa vertu , la reçut au nombre de ses nymphes et lui donna l'immortalité.

Apollon , désespéré de ce malheur , dont il avoit été la cause et le témoin , rapportoit à son ami sa douleur et ses remords , lorsqu'il le trouva lui-même expirant auprès de sa cabane.

Cypris aimoit tendrement un jeune cerf qu'il avoit élevé. Vers le déclin du jour , voulant écarter du troupeau de son ami quelques bêtes sauvages , il prend son arc et ses fleches ; le trait fatal part , et va frapper le jeune cerf errant dans la campagne. Cypris le voyant tomber , pousse un cri , et tombe lui-même , accablé de douleur. Son ame prête à s'envoler , erroit sur ses levres décolorées.

Il éprouvoit les pénibles combats  
De la nature anéantie ,  
Qui dispute encore au trépas  
Le dernier souffle de la vie.

Mais au retour d'Apollon , ouvrant les yeux pour  
la dernière fois , d'une voix presque éteinte , il  
lui adresse cette triste prière :

« Que l'amitié de mes maux me délivre :  
« Accorde-moi la faveur de mourir ,  
« Puisqu'un mortel sans aimer ne peut vivre ,  
« Et ne peut aimer sans souffrir . »

A ces mots , Apollon le serrant dans ses bras ,  
recueillit son dernier soupir , et le changea en  
cyprés.

Dévoré de chagrins et d'ennuis , le fils de La-  
tone invoquoit la mort , et se plaignoit aux dieux  
d'être immortel ; mais l'amour lui offrit un nou-  
veau consolateur. La Sibylle de Cumes vint le trou-  
ver dans sa retraite , et de ce ton de voix que les  
belles savent si bien prendre , elle lui dit :

« De nos vergers , de nos prairies  
« Vous exilez-vous pour toujours ?  
« Ne chanterez-vous plus , sur ces rives fleuries ,  
« Nos jeux , nos fêtes , nos amours ? »

« Non , répondit Apollon ; je n'ai plus d'autre  
« plaisir que celui de la solitude ». La Sibylle  
reprit tendrement :

« J'approuve vos douleurs et mon cœur les partage ;  
 « Mais de tous mes amis loin de me séparer ,  
 « Si j'avois vos chagrins , j'irois souvent pleurer  
 « A l'ombre de quelque bocage  
 « Où je pourrois vous rencontrer. »

Elle se tut et baissa les yeux. La main du pasteur  
 rencontra la sienne ; elle continua :

« Peut-on détester la lumière ,  
 « Quand on a reçu de l'Amour  
 « Une ame pour aimer , et des graces pour plaire ?  
 « Hélas ! si nos bergers vous perdoient sans retour ;  
 « Si les nymphes de ce séjour ,  
 « Comme une fleur vous voyoient disparaître ,  
 « Leurs soupirs... et les miens peut-être  
 « Vous feroient regretter le jour. »

Tandis qu'elle parloit ainsi , des pleurs sillon-  
 noient ses joues , et le dieu , pour mêler ses larmes  
 à celles de sa consolatrice , la tenoit étroitement  
 embrassée. Après un silence un peu long , mais  
 expressif , la Sibylle lui dit avec une douce lan-  
 gueur :

« Eh bien ! renoncez-vous encore  
 « Au bonheur de voir la clarté ?  
 — « Non , répondit le dieu , depuis que je t'adore ,  
 « Je reconnois le prix de l'immortalité. »

Alors la Sibylle , ramassant une poignée de sable ,  
 continua , en lui laissant prendre un baiser :

- « Je ne demande pas l'honneur d'être immortelle ;  
 « Mais je voudrais pouvoir vous consoler toujours.  
 — « Hélas ! je ne puis de tes jours  
 « Rendre la durée éternelle ;  
 « Mais je peux prolonger leur cours.  
 — « Eh bien ! que votre cœur règle ma destinée,  
 « Voyez ce sable dans ma main ,  
 « Prononcez, et que chaque grain  
 « A mes jours ajoute une année. »  
 Son amant crut devoir y consentir ,  
 Convaincu, par expérience,  
 Qu'un moment de vrai plaisir  
 Vaut un siècle d'existence.

Mais, hélas! dans la suite, la Sibylle reconnut  
 combien ce présent étoit funeste.

Sur les ailes du temps ses amours s'envolèrent.  
 La vieillesse arriva ; ses charmes s'éclipserent.  
 Sa génération passa les sombres bords ;  
 Elle n'eut bientôt plus d'amis que chez les morts.  
 Enfin, après mille ans, souffrante, misérable,  
 Seule dans l'univers, elle disoit aux dieux :  
 « Faites-moi grace au moins du dernier grain de sable,  
 « Ou donnez-moi quelqu'un pour me fermer les yeux ! »

Le premier de ses chagrins fut l'ingratitude  
 d'Apollon qui l'abandonna pour Cassandre, fille  
 de Priam. Cette princesse, après une assez belle  
 résistance, entra en accommodement, et promit  
 à son amant de conclure un traité, s'il vouloit lui

communiquer le don de deviner. Le fils de Latone s'y engagea, en jurant par le Styx. Mais à peine eut-il prononcé ce serment irrévocable, que Cassandre se moqua de sa crédulité. Le dieu, pour la punir, ajouta au don qu'il lui avoit fait, qu'on ne croiroit jamais à ses prédictions. On assure que, depuis la mort de cette princesse, son esprit prophétique a parcouru les quatre parties du monde, et qu'il s'est depuis peu fixé dans la capitale du plus puissant empire de l'Europe.

Tous les jours ce puissant génie  
 S'introduit dans les cabinets  
 Des gazetiers, des faiseurs de projets,  
 Et des enfants de l'alchimie.  
 Il voltige aussi quelquefois  
 Dans ce jardin jadis embelli par nos rois \*,  
 Près de l'arbre de Cracovie.  
 C'est là qu'il nous prédit les grands événements,  
 Les sièges, les combats, la pluie et le beau temps,  
 Par les oracles qu'il fait rendre.  
 Mais ses prophètes bien souvent,  
 Plus malheureux encor que la pauvre Cassandre  
 Que l'on n'entendoit pas, ont le désagrément  
 Eux-mêmes de ne pas s'entendre.

Apollon, dupe de Cassandre, se consola bientôt

---

\* Le jardin des Tuileries.

avec la nymphe Clymene, dont il eut Phaëton et  
ses sœurs.....

Mais entre les bras de Clymene,  
Laissons-le dormir jusqu'au jour.  
Bonsoir. Vous saurez qu'en amour  
Il est bon de reprendre haleine.

## LETTRE XIV.

## LES MUSES.

UN jeune époux qu'amour enflamme ,  
 A sa moitié jure à jamais  
 De lui rester fidele ; mais  
 Ariste est l'amant de sa femme ;  
 Ils n'ont qu'un cœur , ils n'ont qu'une ame ,  
 Ariste l'idolâtre ; mais  
 La jeune Annette est sa voisine ;  
 Elle est folle , vive , mutine ,  
 Du reste , assez maussade ; mais  
 Madame Ariste a mille attraits ,  
 Des yeux , une taille divine ,  
 Que son époux admire ; mais  
 La jeune Annette est sa voisine .

Clymene avoit , dans tous ses traits ,  
 Un charme , une grace enfantine ,  
 Avec mille trésors secrets  
 Qu'Apollon connoissoit bien , mais  
 Castalie étoit sa voisine .

Cette nymphe plut à son voisin. Il soupira ,  
 elle feignit de ne pas l'entendre : il supplia , elle  
 fut inexorable : il la pressa , elle s'enfuit jusqu'au  
 pied du mont Parnasse , où les dieux la chan-  
 gerent en fontaine .

Son amant , couché sur ses bords , méloit ses





Nymphe, pourquoi me suivez-vous ?  
Regardez moi, daignez m'entendre.



larmes à son onde ; lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par une mélodie enchanteresse qui venoit du haut de la montagne. Soudain il se leve , et monte par un sentier bordé de myrtes et de palmiers. Plus il approche , plus le charme de l'harmonie s'empare de ses sens. Il s'arrête enfin au coin d'un bois , à l'ombre duquel il apperçoit un groupe de nymphes assises sur un amphithéâtre de verdure.

C'étoient elles qui formoient ce divin concert , par le doux accord de leurs voix et de leurs instruments. Mais à la vue d'Apollon , armé de son arc et de ses traits , la troupe craintive se sauva dans l'épaisseur du bois. Aussi-tôt le pasteur , accordant sa lyre , leur chanta ces couplets :

- « Nymphes , pourquoi me fuyez-vous ?  
 « Regardez-moi , daignez m'entendre.  
 « La paix doit régner entre nous :  
 « Vous êtes belles ; je suis tendre.  
 « Nymphes , pourquoi me fuyez-vous ?  
 « De l'Amour , quand on a les armes ,  
 « Craint-on les armes des mortels ?  
 « Laissez-nous adorer vos charmes ;  
 « On doit partager les autels  
 « De l'Amour , quand on a ses armes.

Vous jugez bien qu'Apollon étoit novice encore quand il composa ces couplets ; mais outre le mérite de l'impromptu , ils avoient celui de louer la beauté ; et ce mérite-là fait passer tous les jours bien des platitudes ; ainsi,

Ne demandez plus, Émilie,  
 Pourquoi je peins souvent vos traits,  
 Car, plus on vous trouve jolie  
 Et plus aisément on oublie  
 Si mes vers sont bons ou mauvais.

Cependant les nymphes s'étoient arrêtées pour écouter Apollon. Celui-ci à la fin de sa chanson se trouvant près d'elles : « Je suis, leur dit-il, le « fils de Jupiter et de Latone... — Et nous, re- « prirent-elles, filles de Jupiter et de Mnémo- « syne. — Je suis donc votre frere !... m'est-il « permis d'embrasser mes sœurs ? » Les nymphes rougirent, et accorderent le baiser fraternel. Apollon leur fit ensuite sur leur musique des compliments vrais ou faux, qu'elles lui rendirent au sujet de la sienne ; car vous savez qu'entre artistes,

Tous ces éloges inouis  
 Que l'un à l'autre on se renvoie,  
 Sont bien souvent de faux louïs  
 Que l'on rend en fausse monnoie.

Quoi qu'il en soit, la fraternité des arts, jointe au lien du sang, fit naître entre le fils et les filles de Jupiter une douce intimité : et malgré le sexe des neuf sœurs, leur amitié fut toujours sincère. Ils résolurent de vivre ensemble, et de former une académie. Apollon en dressa le plan ; il établit pour base la loi de la concorde, et fit porter à ses sœurs le nom de Muses \*, pour marquer leur

---

\* Suivant Cassiodore, le mot de *muses* dérive du mot grec *μοῖσαι*, qui signifie égales, pareilles.

égalité. Son plan étant achevé, le dieu du Parnasse partagea entre ses sœurs les sciences et les arts, suivant leur goût et leurs dispositions. Il indiqua, peu de temps après, la première séance de leur académie; et voici ce qui s'y passa :

Par un discours semé de fleurs,  
 Calliope ouvrit l'assemblée.  
 Melpomene, triste et voilée,  
 Des héros plaignit les malheurs,  
 De l'amour déplora les charmes;  
 Et, par ses aimables douleurs,  
 Fit éclore, dans tous les cœurs,  
 Le plaisir du sein des alarmes.  
 Thalie, avec un air malin,  
 Des traits aigus de la satire  
 Cribla le pauvre genre humain;  
 Mais, en le piquant, le fit rire.  
 Polymnie ensuite étala  
 Les faits, les vertus, la mémoire  
 Des Turennes de ce temps-là.  
 Clio, sur l'aile de la gloire,  
 Portant ces héros vers les cieux,  
 Les fit voler au rang des dieux.  
 Uranie ouvrit ses tablettes,  
 Et lut intelligiblement  
 Le système du mouvement,  
 Des tourbillons et des planetes.  
 Enfin, la champêtre Erato  
 Chanta les amours du hameau  
 Sur l'air plaintif de la romance.

Enterpe de son flageolet  
 L'accompagna; puis en cadence  
 Terpsichore, par un ballet,  
 Termina gaiment la séance.

En peu de temps, ces assemblées devinrent célèbres; la réputation des Muses s'étendit au-delà des royaumes de la Grece, et le fils de Latone, déchu du trône de la lumière, monta sur le trône du génie. Il n'étoit plus de fêtes brillantes dont ses sœurs et lui ne fissent l'ornement. Mais pour s'y transporter d'une maniere commode et décente,

Il eût fallu faire les frais  
 D'un char, de six coursiers, d'une suite complete;  
 Or, personne ne fut jamais  
 Eclaboussé par les laquais  
 Ni la voiture d'un poëte.  
 Les chars sont faits pour les Amours;  
 La fortune est le fruit de leurs aimables ruses;  
 Aussi les Graces toujours  
 Ont éclaboussé les Muses.

Tandis que celles-ci délibéroient inutilement sur la maniere de se mettre en voyage, elles apperçurent au milieu des airs un cheval ailé: c'étoit le célèbre Pégase. Ce coursier fougueux, né du sang de Méduse, dirigea son vol vers le mont Parnasse. Là, il s'abattit sur un rocher, et d'un coup de pied fit jaillir l'Hippocrene:

Cette poétique fontaine ,  
Dont quelques écrivains badauds  
Se vantent de boire les eaux ,  
En buvant les eaux de la Seine.

A la voix d'Apollon , Pégase s'arrête ; le dieu  
sautant sur lui , fait placer les Muses en croupe ,  
et ordonne au coursier de les transporter à la  
cour de Bacchus. Pégase déploie ses ailes , et  
soudain

On voit planer d'un vol agile ,  
Par-delà le sommet des monts ,  
Toutes les neuf sœurs à la file ,  
Comme les quatre fils Aymons.

Mais bientôt on les perd de vue , et leur cour-  
sier , rapide comme la pensée , arrive à la cour de  
Bacchus.

Déjà des courtisans la troupe se rassemble.  
On s'empresse , on admire , on dévore des yeux ,  
Chez les neuf sœurs , les détails précieux  
Dont vous nous présentez l'ensemble.

Adieu. Ceci a l'air d'un compliment , et je dois  
me les interdire avec vous :

Les compliments n'ont pas coutume  
De passer pour des vérités ;  
Ceux que vous traceroit ma plume  
Feroient tort aux réalités.

## LETTRE XV.

MARSYAS.

BACCHUS, chez lequel les Muses furent accueillies, étoit un prince illustre par ses victoires et par son amour pour les beaux-arts. Il régnoit à Nyse, avec Ariane, qu'il avoit épousée dans l'isle de Naxos, et rassembloit à sa cour les hommes les plus célèbres de son temps.

A l'arrivée des Muses, le bal s'ouvrit. Terpsichore y parut, et ravit tous les courtisans. C'est vous dire assez qu'elle désespéra toutes les femmes.

Les Amours dessinoient ses pas,  
 La Volupté suivoit ses traces,  
 Les Plaisirs animoient ses graces,  
 Et s'entrelaçoient dans ses bras.

Le bal fut suivi d'un concert. Euterpe et la jeune Érato s'y distinguèrent tour à tour; les applaudissements redoublèrent quand on vit paroître Marsyas.

Cet habile musicien avoit trouvé la flûte de Minerve, dans une fontaine où cette déesse l'avoit jetée autrefois; et, s'étant exercé sur cet instrument divin, il en tiroit des sons mélodieux. Au bruit des acclamations, Apollon éprouva d'abord quelque inquiétude; mais bientôt après il se pro-

mit la victoire. En effet, la flûte de Marsyas avoit charmé les auditeurs, la lyre d'Apollon les transporta.

Piqué de cette supériorité, le Phrygien se leve, et d'un ton d'arrogance, défie son rival, en présence de toute la cour. Le frere des Muses accepte le défi, et le vaincu se soumet d'avance à la discrétion du vainqueur. Alors Marsyas invoque Minerve, et, reprenant sa flûte,

Il module la mélodie  
 Des premiers concerts du printemps;  
 Des premiers desirs des amants  
 Soupire la mélancolie;  
 Du gazouillement des ruisseaux  
 Il cadence le doux murmure;  
 Puis interrompant à propos,  
 Ou précipitant la mesure,  
 Du caprice de ses pipeaux  
 Semble lutiner les échos.  
 Ensuite, au milieu de la plaine,  
 Il égare, parmi les fleurs,  
 Les bergeres et les buveurs  
 Dansant autour du vieux Silene....  
 Mais tout-à-coup, au fond d'un bois,  
 On croit ouïr la voix plaintive  
 D'une Dryade fugitive,  
 Qui, foible et réduite aux abois,  
 Pousse un cri!... La peur, l'espérance,  
 Font palpiter et tressaillir!...  
 Jusqu'au moment où le plaisir,  
 Interrompu par un silence,  
 Se réveille par un soupir.



Marsyas avoit fini ; on l'écoutoit encore. Mais lorsqu'il salua l'assemblée , les acclamations s'élevèrent avec la fureur de l'enthousiasme.

C'étoit un bruit , un brouhaha !....  
On s'écrioit : Bravo ! merveilles !  
Et jamais on n'a vu de cabales pareilles  
Au parterre de l'Opéra.

Durant tout ce vacarme , Apollon ayant accordé sa voix et sa lyre , imposa silence par un prélude ; et , se livrant ensuite au délire de son art , fit passer dans tous les cœurs l'ivresse de la volupté. Marsyas pâlit , et reconnut malgré lui la supériorité de la voix sur les instruments. En effet ,

Un chalumeau peut quelquefois  
Amuser , intéresser même ;  
Mais il ne peut jamais dire , comme la voix :  
« Vous êtes belle , je vous aime. »

Lorsqu'Apollon eut disposé l'assemblée en sa faveur , il se tourna vers Ariane , et chanta les vers suivants \*.

« O nymphes de Naxos ! qu'elle vous parut belle ,  
« Lorsqu'au milieu de ses douleurs ,  
« Son teint brilloit comme la fleur nouvelle  
« Que l'aube matinale arrose de ses pleurs !  
« Aux accents de sa voix , sur les plaines humides ,  
« Amphitrite paroît avec les Néréïdes ,

---

\* Voyez la troisieme partie , Lettre XL.

- « Neptune et les Tritons sortent du sein des eaux ,  
 « La mer blanchit d'écume; on s'empresse, on admire;  
 « Amphitrite trembloit de perdre son empire ,  
 « En la voyant s'élançer vers les flots !....  
 « Mais un consolateur , conduit par la victoire ,  
 « Par l'Hymen lui fut présenté;  
 « Et ce dieu rendit la beauté  
 « Inséparable de la gloire. »

Soit justice, soit cabale, soit plutôt pour flatter la reine, ces vers furent redemandés avec transport; et dès-lors Marsyas prévint sa défaite. Mais sur l'éloge d'une seule femme, Apollon se fiant peu aux applaudissements de toutes les autres, voulut les mettre de bonne foi dans son parti.

La Vénus de Praxitele, que l'on adoroit à Gnide, et la Galatée de Pygmalion, que l'Amour avoit animée, étoient alors célèbres dans toute la Grece. Apollon, faisant une double allusion à ces deux chefs-d'œuvre, et promenant ses regards sur les femmes les plus aimables de la cour, chanta, en s'accompagnant de sa lyre :

- « Autrefois de chaque belle  
 « Empruntant le plus beau trait,  
 « De sa Vénus Praxitele  
 « En composa le portrait.  
 « Si j'avois une étincelle  
 « De son talent précieux,  
 « Je ferois adorer celle  
 « Que je compose en ces lieux.



« Je prendrois de Polyxene ,  
« Les yeux , la taille et le sein ,  
« Et la bouche d'Eroxene ,  
« Et l'albâtre de son teint ;  
« De Chloé le front novice ,  
« La timide bonne foi ;  
« Le sourire d'Eucharisse ,  
« Qui semble dire : Aimez-moi.

« Ah ! si mon ciseau fidele  
« Pouvoit rendre les appas  
« Qu'on voit sur chaque modele ,  
« Et ceux que l'on ne voit pas ;  
« Sans voile représentée  
« Avec leurs proportions ,  
« Que bientôt ma Galatée  
« Feroit de Pygmalions !

« Si , pour lui donner la vie ,  
« L'Amour consultoit mes vœux ,  
« Ton enjoûment , Euphrosie ,  
« Pétilleroit dans ses yeux .  
« Aglaé , de ta malice  
« Je lui donnerois un grain ;  
« Et ton cœur , tendre Eurydice ,  
« Palpiteroit sous ma main.

« Mais pourquoi ma voix légère ,  
« Unissant tant de beautés ,  
« Me fait-elle une chimere  
« D'aimables réalités !

« Tandis que je les rassemble ,  
« Amour rit de mon travail ,  
« Et j'abandonne l'ensemble ,  
« Pour adorer le détail. »

Je ne vous peindrai point la fureur avec laquelle cet éloge fut applaudi. Il suffira, pour vous en donner une idée, de vous observer que chaque femme y étoit intéressée ; car les yeux d'Apolon avoient désigné toutes celles que sa bouche n'avoit pu nommer : aussi la victoire lui fut-elle décernée d'une voix unanime. Mais la barbarie avec laquelle il en usa, ternit tout l'éclat de sa gloire. Ayant attaché contre un pin le pauvre Marsyas, il l'écorcha tout vif. Les pleurs et le sang de ce malheureux formerent un fleuve auquel on donna son nom.

Vous voyez, Émilie, qu'il est souvent plus aisé de vaincre que de pardonner. Souvenez-vous donc qu'il est encore plus glorieux de pardonner que de vaincre.

Vous qui de l'enfant de Vénus  
Étendez chaque jour et l'empire et la gloire,  
Laissez-nous à vos pieds chérir votre victoire,  
Et lire dans vos yeux la grace des vaincus.

---

## LETTRE XVI.

M I D A S.

Vous connoissez, Émilie, l'espece fertile de nos petits Midas, qui se vantent de posséder un esprit et des connoissances auxquels nous avons le malheur de ne pas ajouter foi. Ces messieurs pourroient se vanter, avec plus de raison, de la noblesse et de l'ancienneté de leur origine; car Midas, leur premier pere, étoit roi de Lydie, et contemporain de Bacchus. C'est dommage, pour notre scene lyrique, que cet illustre amateur soit né quelques milliers d'années trop tôt;

Car à Paris, il eût fait des merveilles:  
Il eût été le chef de nos censeurs,  
Petits-maitres, commis, et clerks de procureurs,  
Auxquels il a transmis son nom et ses oreilles.

Ce prince ayant entendu parler du talent sublime d'Apollon, dit, en appuyant le poing sur la hanche: « Parbleu, je serois curieux de juger « cet homme-là; qu'on me le fasse venir! »

Apollon se présente; et Midas, bégayant et grasseyant tour à tour, du haut de sa grandeur laisse tomber ces paroles:

« Vous possédez l'art chromatique.  
 « Voyons un peu : je m'y connois ;  
 « Non que je sache la musique ,  
 « Jupiter m'en préserve ! Mais  
 « Je sais tout sans avoir jamais  
 « Rien appris. De plus , je me pique ,  
 « Lorsque je prononce un arrêt ,  
 « D'employer le terme technique ;  
 « Car je suis , grace à Richelet \* ,  
 « Savant par ordre alphabétique.  
 « Au reste , je vous avertis ,  
 « Mon cher , que , par tous mes amis ,  
 « Dans notre comité lyrique ,  
 « Vous serez loué comme un dieu ,  
 « Ou sifflé comme un misérable :  
 « Car , avec nous , point de milieu ;  
 « L'on est divin ou détestable. »

Tandis que Midas débitoit ces impertinences  
 préliminaires , Pan , son favori , vint assister à  
 son lever.

Pan étoit un seigneur voisin ,  
 Tel qu'on en voit encor , qui , dans leur territoire ,  
 Sont renommés pour leurs chansons à boire ,  
 Et leur talent pour chanter au lutrin.

Le roi le voyant entrer , courut à sa rencontre ,  
 et prenant Apollon par la main : « Vous voyez ,  
 « dit-il , un rival que je vous présente. C'est vous

---

\* Auteur d'un dictionnaire.

« proposer une victoire de plus. Allons, messieurs,  
 « le moment est favorable : voici mon barbier :  
 « je suis à vous : commencez. »

Pan chanta le premier, et Midas manqua vingt fois de pâmer en l'écoutant. Il levoit les yeux au ciel, frappoit des pieds et des mains, et crioit aussi fort que le chanteur.

Tel un âne, près d'un buisson,  
 Écoutant la voix de son frere,  
 Enehanté de l'entendre braire,  
 Avec lui braît à l'unisson.

Pan ayant heureusement fini, Apollon commençoit à peine, que Midas l'interrompit en s'écriant :

« Vous chantez comme on parle! Air mesquin, mauvais choix,  
 « Petit genre.... Où sont donc ces cadences perlées,  
 « Ces grands éclats, ces ports de voix,  
 « Et ces roulades martelées? »

Puis se tournant vers son favori, il ajouta avec un sourire protecteur :

« C'est un jeune homme encor; mais s'il veut quelque temps  
 « Étudier votre méthode,  
 « Et suivre mes leçons, avant peu je prétends  
 « Lui faire un sort, et le mettre à la mode. »

Midas parloit encore, lorsqu'il sentit éclore, sous sa chevelure, une paire d'oreilles longues et velues. Effrayé de ce prodige, Pan prit la fuite, et ne s'en vanta pas. Apollon se retira vengé, et

le prince demeura seul avec son barbier, dont le génie officieux enveloppa d'une perruque ses oreilles miraculeuses. Midas exigea de lui la promesse d'un secret inviolable : le barbier lui en fit le serment ; mais par malheur,

On tait le bien , même le mal ;  
Plusieurs femmes , dit-on , s'en sont fait un scrupule  
Dans les siècles passés ; mais , par un sort fatal ,  
L'homme qui sait le mieux cacher le vice , brûle  
De dévoiler le ridicule.

Le barbier chargé du secret de son maître, ne put long-temps soutenir ce fardeau. Il alla creuser la terre dans un endroit écarté, et prononça ces mots en s'inclinant : « Le roi Midas a des « oreilles d'âne. » Ayant ensuite enterré son secret, il s'éloigna. Mais peu de temps après, la terre produisit en cet endroit des roseaux qui étant agités par le vent, répétoient entre eux ; « Le roi « Midas a des oreilles d'âne. » Vous voyez que, dans ce temps-là, les secrets enfouis germoient et croissoient avec les plantes.

S'il en étoit encor de même,  
Les roses de votre jardin,  
Sous l'aile du zéphir badin,  
Diroient en naissant : Je vous aime.

Midas, désespéré de ne pouvoir plus garder l'incognito, alla chercher un asile à la cour de Bacchus. Celui-ci, pour le consoler, offrit de lui

accorder la première grace qu'il paroîtroit désirer. Le prince aux longues oreilles, demanda le privilège de changer en or tout ce qu'il toucheroit.

Des modernes Midas en France  
 Tel est encore le grand mot :  
 De l'or !... Messieurs, en conscience,  
 Avec de l'or, est-on moins sot ?  
 En a-t-on moins d'impertinence ?  
 Est-on moins dupe tous les jours  
 De Cupidon et de sa mère ?  
 A-t-on mieux l'heureux don de plaire ?  
 Est-on mieux fait pour les amours ?  
 A-t-on les grâces du bel âge ?  
 A-t-on l'estime ? a-t-on l'honneur ?  
 A-t-on de l'esprit et du cœur  
 La délicatesse en partage ?  
 Et lorsque d'un limon grossier  
 Le ciel nous a pétri le crâne,  
 Avec tout l'or d'un financier,  
 A-t-on moins des oreilles d'âne ?

Midas, avant la fin du jour, se repentit de sa demande indiscrete : les aliments, en approchant de ses lèvres, se changeoient en or ; et ce riche indigent se trouva bientôt menacé de la famine.

Tel un vieux sous-fermier, par la goutte écloppé,  
 Devant lui voit servir un repas délectable,  
 Sans oser y toucher ; puis, se levant de table,  
 Boit un grand verre d'eau quand chacun a soupé.

Bacchus, satisfait de lui avoir donné cette

leçon, et touché de son repentir, lui ordonna, pour se délivrer de cette vertu fatale, de se baigner dans les eaux du Pactole. Ce fleuve, qui traverse la Lydie, roule depuis ce temps un sable d'or avec ses flots.

Au bord d'une fontaine arrivant l'autre jour,  
Je vis nager sur l'eau deux beaux boutons de rose,  
Quelques feuilles de lis, puis encore autre chose,  
Ressemblant à deux fruits jumeaux; puis tour à tour  
Des plumes que je pris pour celles de l'Amour.

Me rappelant alors, belle Émilie,  
Que cette onde souvent caressa vos trésors,  
Dans une tendre rêverie,  
Je m'agenouillai sur ses bords,  
Songeant au fleuve de Lydie.

P. S. J'espérois vous parler des autres exploits d'Apollon, de son rappel à la cour céleste, de son aventure dans l'isle de Rhodes, de ses temples, de ses prêtresses, de ses oracles; mais la fin des vacances amène celle de nos entretiens, et le plaisir de vous revoir va succéder à celui de vous écrire.

Le sagittaire me rappelle  
Sous les étendards de Thémis\*.  
Heureux si je puis être admis  
Dans le temple de l'Immortelle!

---

\* L'auteur entroit alors dans la carrière du barreau.

Heureux si je puis exhaler  
L'ardeur divine qui m'enflamme,  
Et du feu dont brûle mon ame,  
Voir tous mes auditeurs brûler,  
Et tous les yeux étinceler!  
Armé du poids de l'éloquence,  
Qu'il est glorieux d'étouffer  
Et l'imposture et la licence!  
Et qu'il est doux de triompher,  
Quand on combat pour l'innocence!  
Rempli de cet espoir flatteur,  
Ambitieux admirateur  
De Paris, de Rome et d'Athènes,  
Je vais, orateur écolier,  
Suivre, applaudir, étudier,  
Gerbier, Cicéron, Démosthènes.

Quand je confesse à vos genoux  
Ma défaite et votre victoire,  
Que n'ai-je leur talent, et vous  
Le cœur de leur auditoire!

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

## TABLE ALPHABÉTIQUE.

	LET.	PAG.
<b>ACTÉON</b> , changé en cerf pour avoir vu Diane au bain.....	9	72
<b>AMALTHÉE</b> (la chevre), nourrice de Jupiter.	4	56
Jupiter la change en constellation.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
<b>APOLLON</b> , Dieu des beaux-arts. Sa naissance.	10	78
Il est présenté à la cour céleste.....	11	81
Il apprend la mort d'Esculape, son élève et son fils, frappé de la foudre par Jupiter.		
Il pénètre dans les antres de Vulcain, et perce de ses traits les Cyclopes qui for- geoient la foudre.....	<i>Ib.</i>	85
Il est chassé de l'Olympe.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Il est réduit à garder les troupeaux d'Admete.	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Il fait éclore les arts.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Il invente la lyre.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Les murs de Troie s'élevent au son de cet instrument.....	<i>Ib.</i>	84
Il voit Daphné, l'aime et la poursuit pendant une année.....	<i>Ib.</i>	85
<b>ARGUS</b> . Ses cent yeux.....	6	53
Chargé par Junon de garder Io changée en vache.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Il est endormi par Mercure, qui lui creve les yeux et le tue.....	<i>Ib.</i>	54
<b>ARRACHION</b> . Sa mort en combattant aux jeux olympiques.....	5	44
I.	II	

	LET.	PAG.
ASCALAPHE, changé en hibou par Cérés..	8	69
ASTERIE, jeune vestale aimée de Jupiter.	10	76
Tombe dans la mer en fuyant.....	<i>Ib.</i>	77
BOLINA, jeune nymphe poursuivie par Apollon, se jette dans la mer.....	13	96
BRIARÉE, l'un des Titans qui veulent esca- lader le ciel.....	1	22
CALISTO, nymphe de Diane.....	9	72
Changée en ourse, après avoir mis au monde Arcas.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
CASSANDRE, fille de Priam, aimée d'Apollon.	13	99
Obtient de lui le don de deviner.....	<i>Ib.</i>	100
CÉRÈS, fille du Ciel et de Vesta.....	3	30
Son culte.....	8	65
Ses attributs.....	<i>Ib.</i>	66
CHIONÉ, nymphe de Diane.....	9	73
Percée de fleches par Diane.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
CIEL (le), le plus ancien des dieux.....	1	22
CLYTIE et LEUCOTHOÉ (deux sœurs), aimées d'Apollon.....	12	88
Leur histoire.....	<i>Ib.</i>	89
CORYBANTES, prêtres de Jupiter.....	4	56
S'entre-frappent avec des boucliers d'airain pour empêcher Saturne et Titan d'entendre les cris de Jupiter.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
CYBELE, la même que Vesta, la même que la Terre.....	2	26
CYBELE, épouse de Saturne, la même que Rhée, belle-fille de l'ancienne Cybele....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
CYNISQUE, fille d'Archidamas, la première qui remporte le prix de la course des chars		

## ALPHABÉTIQUE.

123

	LET.	PAG.
aux jeux olympiques.....	5	43
CYPARIS, ami d'Apollon.....	13	95
Changé en cyprès.....	<i>Ib.</i>	97
DAPHNÉ, aimée d'Apollon.....	11	84
Changée en laurier.....	<i>Ib.</i>	86
DACTYLE, sorte de danse inventée par les Corybantes.....	4	36
DACTYLES, cinq freres qui établirent les jeux olympiques.....	5	45
DÉLOS, isle flottante, reçoit Latone, qui y donne naissance à Apollon et à Diane....	10	77
DIANE. Sa naissance.....	<i>Ib.</i>	78
Son principal temple à Éphese.....	9	73
Les habitants de la Tauride lui sacrifient des victimes humaines.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
DODONE, forêt où étoit un célèbre temple de Jupiter, et un oracle fameux.....	4	59
ÉGYPTIENS (les), adoroient des animaux, des plantes, et pourquoi.....	1	25
ENCELADE, l'un des Titans qui entrepren- nent d'escalader le ciel.....	1	22
Enseveli sous le mont Etna.....	4	37
ENDYMION, jeune pasteur des environs d'Héraclée.....	9	74
Aimé de Diane.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
ESCULAPE, fils et élève d'Apollon, exerce la médecine sur la terre.....	11	82
Il ressuscite les morts, et Jupiter le frappe de la foudre.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
HÉBÉ. Sa naissance. Son emploi.....	6	55
HYACINTHE, ami d'Apollon.....	13	94

	LET	PAG.
Tué par lui en jouant au disque.....	13	94
Son sang produit la fleur qui porte son nom.	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
IO , aimée par Jupiter.....	6	53
Changée par lui en vache.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Gardée par Argus.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Fuit en Égypte , où elle reprend sa première forme sous le nom d'Isis.....	<i>Ib.</i>	54
IRIS , confidente et messagere de Junon....	<i>Ib.</i>	57
JANUS , roi des Latins , accueille Saturne chassé du ciel.....	3	31
Reçoit de Saturne le don de connoître le passé et de prédire l'avenir.....	<i>Ib.</i>	34
Pour cette raison , représenté avec deux visages.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
JANVIER ; ce mois étoit consacré à Janus..	3	<i>Ib.</i>
JUNON , fille de Saturne.....	<i>Ib.</i>	31
Ses attributs , son culte.....	6	56
JUPITER , fils de Saturne. Sa naissance....	3	31
Il est élevé dans l'isle de Crete. Il échappe à Titan.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Il foudroie seul tous ses ennemis.....	4	37
Il épouse Junon sa sœur.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Ses divers noms.....	<i>Ib.</i>	39
LATONE , jeune vestale aimée de Jupiter..	10	76
Elle devient mere.....	<i>Ib.</i>	77
Junon suscite contre elle le serpent Python.	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Elle met au monde Diane et Apollon dans l'isle de Délos.....	<i>Ib.</i>	78
LUPERCALES , fêtes célébrées en l'honneur de Junon.....	6	57
LYCAON , roi d'Arcadie.....	4	58

	LET.	PAG.
Changé en loup par Jupiter.....	4	38
MARSYAS, musicien qui avoit trouvé la flûte de Minerve.....	15	108
Défie Apollon.....	<i>Ib.</i>	109
Il est vaincu et écorché vif.....	<i>Ib.</i>	113
MÉDUSE, la plus belle des trois Gorgones, outragée par Neptune.....	7	61
MIDAS, roi de Lydie.....	16	114
Ses oreilles d'âne, et pourquoi.....	<i>Ib.</i>	116
S'enfuit à la cour de Bacchus.....	<i>Ib.</i>	117
Obtient le privilège de changer en or tout ce qu'il toucheroit.....	<i>Ib.</i>	118
MINERVE. Sa naissance.....	7	59
Ses attributs.....	<i>Ib.</i>	61
Son culte.....	<i>Ib.</i>	62
MUSES. Leur rencontre avec Apollon.....	14	104
Elles forment une académie.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
NIOBÉ, fille de Tantale.....	10	79
Préfère ses enfants à ceux de Latone.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Ses fils, ses filles et son époux tués sous ses yeux par Diane et Apollon.....	<i>Ib.</i>	80
Changée en marbre.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
OLYMPIQUES (Jeux), comparés à nos an- ciens tournois.....	5	42
Les différents exercices qui les composoient.	<i>Ib.</i>	43
Etablis par cinq frères nommés Dactyles...	<i>Ib.</i>	45
Les femmes, pendant long-temps, en sont exclues sous peine de la vie.....	<i>Ib.</i>	42
Elles y sont admises; et pourquoi.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Athletes qui s'y distinguèrent le plus.....	<i>Ib.</i>	46
Leur histoire.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>

	LET. PAG.	
PALLAS, la même que Minerve, déesse des combats.....	7	63
PÉGASE, cheval ailé, né du sang de Méduse.	14	106
Fait jaillir l'Hippocrene.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
PERSÉIS, fille de l'Océan, aimée d'Apollon, et mere de Circé.....	15	95
PROSERPINE. Sa naissance.....	8	64
Enlevée par Pluton.....	<i>Ib.</i>	67
RHÉE, fille du Ciel et de Vesta, épouse Saturne et prend le nom de Cybele.....	5	50
ROMULUS, bâtit un temple en l'honneur de Janus.....	<i>Ib.</i>	34
SATURNALES, fêtes célébrées en l'honneur de Saturne.....	<i>Ib.</i>	53
SATURNE, fils du Ciel et de Vesta, épouse Rhé.....	<i>Ib.</i>	50
Il accepte le trône que lui cede Titan.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Titan le détrône ensuite, et l'enferme dans le Tartare avec Cybele; il est rétabli sur le trône par Jupiter; il dresse des embûches à son libérateur, qui, en étant instruit, le chasse de l'Olympe: il fuit en Italie....	<i>Ib.</i>	31
SIBYLLE de Cumes, aimée par Apollon....	13	98
Obtient de lui le don d'une très longue vie.	<i>Ib.</i>	99
STELLIO, changé par Cérés en lézard....	8	68
TIRÉSIAS, devenu aveugle pour avoir vu Minerve au bain.....	7	61
TITAN, fils aîné du Ciel et de Vesta, héritier présomptif du trône; il le cede à Saturne; il découvre la naissance de Jupiter, assemble une armée, marche contre Saturne, et le		

## ALPHABÉTIQUE.

127

	LET.	PAG.
fait prisonnier ainsi que Cybele.....	5	30
TRIPTOLEME. Cérès lui enseigne l'agricul- ture.....	8	67
TYPHÉE, l'un des Titans qui veulent escala- der le Ciel.....	I	22
VESTA. Elle épouse le Ciel.....	2	26
VULCAIN. Sa naissance.....	6	54
Il court à l'Olympe, et se plaint de ce qu'Apollon venoit de percer les Cyclopes de ses traits.....	II	83
ZÉPHYRE, jaloux d'Hyacinthe, cause sa mort.....	13	94

FIN DE LA TABLE.



g

ULB Halle

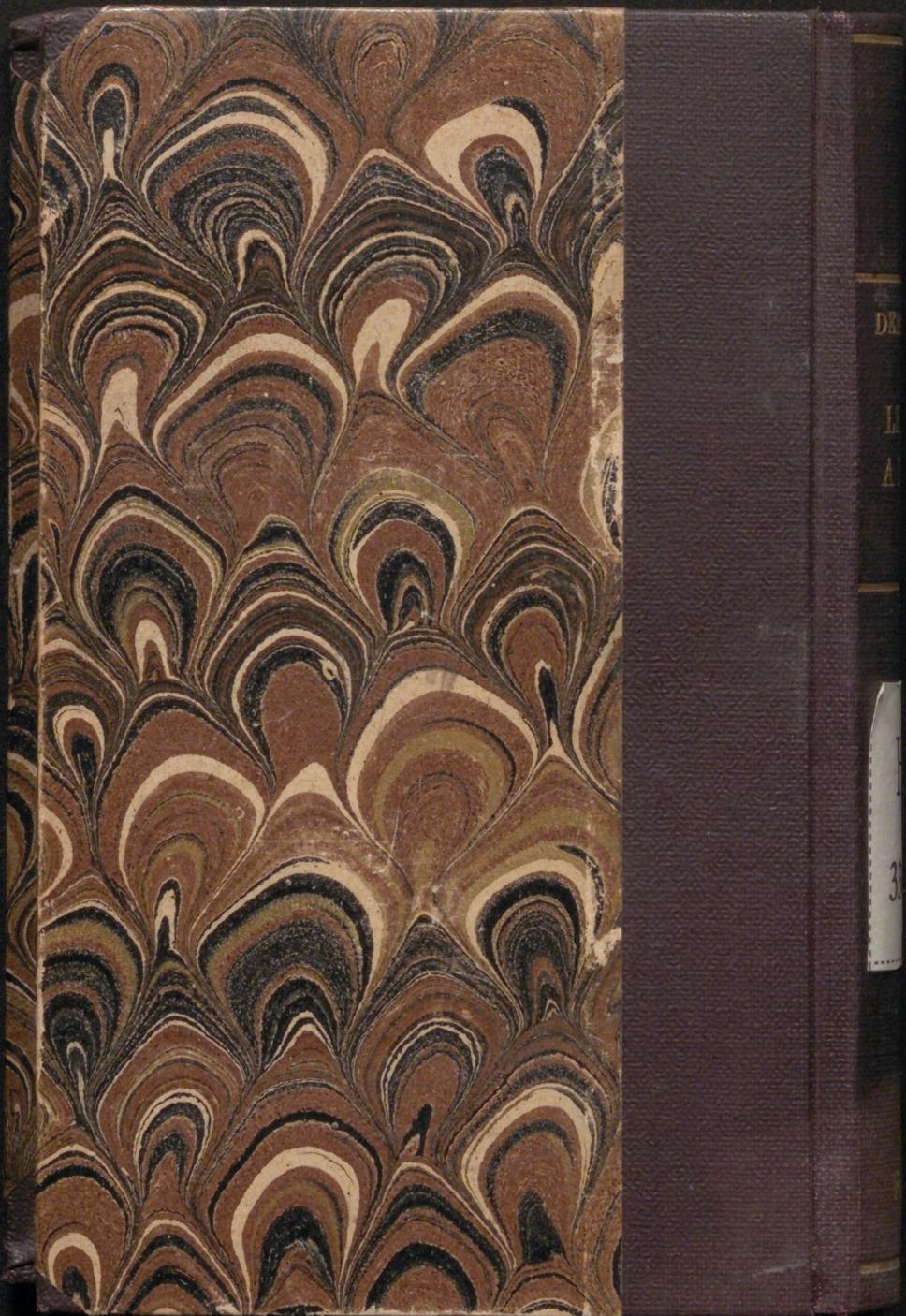
3

008 869 936



# b 3306 b







LETTRES  
A ÉMILIE  
SUR  
LA MYTHOLOGIE.  
PAR  
C. A. DEMOUSTIER.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,  
CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M DCCC IX.

*Franz 6*

